



Università Ca' Foscari Venezia
Dipartimento di Filosofia e Teoria delle Scienze
MASTER SULL'IMMIGRAZIONE

Tesi di Master

LES RETOURS FÉMININS AU MAROC

Étude de cas sur les femmes migrantes de retour dans les régions Tadla-Azilal et Chaouia-Ouardigha

Corsista: Gaia Vianello

Relatore: Fabio Perocco

A.A. 2006/2007

SOMMAIRE

I. Introduction	p.4
II. contextualisation du projet et de son déroulement	
II.a <i>le projet Albamar</i>	p.6
II.b <i>les régions Chaouia-Ouardigha et Tadla-Azilal</i>	p.11
III. Méthodologie de travail	p.15
<i>introduction aux objectifs du stage : une approche de genre aux activités du projet</i>	
III.a <i>travail de recherche sur les femmes de retour</i>	p.16
III.b <i>activités sociales avec les bénéficiaires du projet</i>	p.20
IV. Analyse des données et présentation des résultats obtenus	p.21
IV.a <i>situation avant le départ</i>	p.22
IV.b <i>parcours migratoire</i>	p.25
IV.c <i>le retour</i>	p.32
V. Considérations conclusives	p.38
VI. Bibliographie	p.43
VII. Annexes :	
- <i>Questionnaire proposé aux femmes</i>	p.44
- <i>Entretiens avec les femmes de retour</i>	p.55
- <i>Réunions à Khouribga</i>	p.65
- <i>Histoires des bénéficiaires de Khouribga</i>	p.74

Je voudrais remercier toutes les personnes sans lesquelles ce travail n'aura pas été possible.
Les responsables du projet *ALBAMAR* au Maroc, Paolo Palmerini et Valeria Boatti, ainsi que toute
l'équipe d'*AFVIC* et de l'association *Ouardigha* à Khouribga, Oued Zem et Beni Mellal.
Une pensée particulière va à Boutaina et Ahad, qui m'ont vivement soutenue tout au long de ma
recherche.
En dernier, mais pas par ordre d'importance, Azzedine, Khalid et tous les bénéficiaires du
programme *ALBAMAR*

I. Introduction

Le projet de stage et ses activités

Une partie fondamentale du master sur l'immigration que je suis à l'Université Ca' Foscari de Venise repose sur une période d'activité pratique dans des organismes qui travaillent dans le terrain des migrations, afin de pouvoir se rendre compte concrètement des notions théoriques apprises pendant l'année et surtout d'avoir la possibilité de connaître la manière de travailler des associations qui opèrent dans ce secteur.

Je me suis toujours intéressée à la question du retour des migrants présents en Europe, soit il volontaire ou forcé, car il s'agit d'un phénomène qui est en train de prendre de plus en plus d'ampleur et que, à mon avis, n'est pas assez traité dans le circuit des ong, des organisations internationales et des centres de recherche qui s'intéressent aux migrations internationales.

Pour cette raison j'ai décidé de m'engager dans un projet focalisé sur ce thème.

Les principales motivations qui m'ont poussée à choisir les migrants de retour comme sujet de recherche ont été multiples ; les plus importantes peuvent être résumées comme suit :

- comprendre quels sont les problématiques majeures et les besoins qui touchent les migrants de retour.
- favoriser la réinsertion socio-économique des migrants à travers des projets de micro entreprise, des bourses travail, des cours de formation professionnelle, ainsi que des activités sociales pour permettre un échange d'idées entre les bénéficiaires et leur intégration après l'expérience étrangère.
- promouvoir la mise en valeur du capital humain, économique et social acquis à l'étranger.

- sensibiliser la population et les institutions locales sur la problématique de l'immigration de retour et sur les risques d'un impact social négatif s'il n'y a pas une intervention structurée.
- promouvoir une gestion appropriée et régulière des flux migratoires entre le Maroc et l'Italie.

J'ai donc choisi de m'impliquer dans le projet *ALBAMAR* car il recouvre tous les secteurs d'intérêt que j'ai mentionné ci-dessus.

II.Contextualisation du projet et de son déroulement

Afin de pouvoir comprendre le type de travail dont j'étais chargée au cours de ces trois mois il est nécessaire de s'arrêter sur le contexte particulier dans lequel j'ai travaillé.

D'un côté *ALBAMAR* est un projet pilote sur l'assistance aux immigrés de retour au Maroc, il y a quelque autre ong internationale qui travaille dans le domaine de la migration¹, mais ces sont des projets qui visent surtout à la prévention de l'émigration clandestine et qui d'ailleurs on débutés depuis pas très longtemps, tandis que *COOPI* et *AFVIC*², avec le projet *ALNIMA*³ d'abord et *ALBAMAR* maintenant, collaborent à ce sujet depuis désormais quatre ans.

¹ L'ong italienne *MLAL/Movimondo*, avec le projet « mai più da clandestino ! », dans les provinces de Tadla-Azilal et Chaouia-Ouardigha et l'ong italienne *CISS*, en collaboration avec l'association marocaine *TANMIA*, avec le projet « Soutien aux initiatives de prévention de la migration clandestine des mineurs » dans les régions de Tadla-Azilal, Chaouia-Ouardigha et Tanger-Tetouan.

² *COOPI*, Cooperazione Internazionale, est l'une des majeures ong italiennes pour le développement qui opèrent dans les pays du Sud ; elle est présente au Maroc et en Albanie avec le projet *ALBAMAR*.

AFVIC, Amis et Familles des Victimes l'Immigration Clandestine, est une association marocaine qui travaille à la sensibilisation aux risques de l'immigration clandestine. Elle est partenaire de *COOPI* dans le projet *ALBAMAR*.

³ Pour plus d'informations sur le projet *ALNIMA*(2002/HLWG/26) voir aussi L. Coslovi, F. Piperno, *CESPI*, 2005, « Rimpatrio forzato e poi ?Analisi dell'impatto delle espulsioni forzate di differenti categorie di migranti: un confronto tra Albania, Marocco e Nigeria ».

Un projet du même type a été d'être mis en œuvre par l'OIM⁴ en 2006 et demeure aujourd'hui dans la première phase de recherche sur les phénomènes d'obstacle et de facilitation à la participation des migrants qualifiés de retour pour le développement de leur pays d'origine.

D'autre part il est nécessaire aussi de comprendre la typologie particulière des régions dans lesquelles j'ai opéré, Chaouia-Ouardigha et Tadla-Azilal, pour avoir un cadre complet du travail, des difficultés que j'ai rencontrées pendant son déroulement et du rôle fondamental que ces deux régions recouvrent dans l'étude des migrations vers l'Italie.

II.a) Le Projet Albamar

Le projet Albamar, qui tire son nom de la contraction d'Albanie et Maroc, vise à définir et à implémenter un support intégré aux migrants albanais et marocains rapatriés de façon forcée ou volontaire d'Italie, lesquels, une fois rentrés dans leurs pays d'origine, sont fortement exposés au risque d'immigration clandestine et d'activités illégales.

Ce projet se construit sur deux plans : d'un côté un support en termes de préparation au départ est fourni dans le pays d'accueil, notamment en Italie dans les villes de Turin et Milan, de l'autre en Albanie et au Maroc on fournit un appui de réintégration dans le marché du travail local et au niveau de réinsertion sociale.

⁴ Organisation International pour les Migrations. Le projet « *MigResources* », ayant comme partenaires l'Haut Commissariat au Plan du Royaume du Maroc et le Centre d'Études et de Recherches Démographiques, avec la collaboration du Ministère aux Affaires Etrangères d'Italie, a débuté le 5 mai 2006. Pour plus d'informations à cet égard voir l'annexe *CERED/CERFE*, « migrations de retour : ressources pour le développement », 2007, ou le site Web du projet www.migrationretours.org.

Quatre centres ont été créés dans les pays d'origine, en Albanie à Tirana et à Shkodra, au Maroc à Khouribga et à Beni Mellal, en s'appuyant sur des associations locales qui opèrent déjà dans le secteur, « *Hope for the Future* » en Albanie et « *AFVIC* » au Maroc.

Les buts généraux du projet sont deux : d'un côté le support au niveau socio-économique des migrants qui font retour à leur pays d'origine.

En effet il a été constaté que le rapatriement, spécialement si forcé, a un impact fortement négatif sur les migrants mais aussi sur la micro société au quelle ils appartiennent.

Le retour, si perçu comme une faillite totale du projet migratoire, a l'effet de diminuer les attentes et les ressources des rapatriés, en les exposant à un risque immédiat d'immigration clandestine ou de recrutement par les organisations de micro criminalité.

D'ailleurs il peut avoir, et c'est ce qui se passe dans la réalité, un impact extrêmement dévastateur sur les structures de la société à laquelle ils appartiennent.

Comme j'expliquerais ensuite, dans l'imaginaire collectif de la société marocaine, et en particulier des micro sociétés des régions qui présentent un forte taux d'immigration vers les pays européens, le départ d'un proche est perçu comme « l'événement » qui changera le destin de toute la famille et, par conséquent, toutes les attentes des ceux qui restent sont transféré sur le migrant, ainsi que toutes les ressources disponibles sont utilisées pour la réussite de sa « mission ».

Cela comporte d'un coté une surcharge de responsabilité pour le migrant, qui se sent obligé de réussir à tout prix, de l'autre il produise un effet dramatique sur les dynamiques familiales dans le cas de faillite du projet migratoire.

Ce phénomène est aujourd'hui tellement répandu qu'on peu distinguer entre trois typologies de jeunes candidats à l'émigration :

- « *les rêveurs* », qui sont pour la plupart des jeunes qui aspirent fortement à migrer, avec n'importe quel moyen, mais ils n'arrivent pas à mettre en œuvre leurs aspirations et souvent ils se contentent du rêve. Ce ci commence en essayant de se procurer un passeport, opération pas simple.

Ils sont des jeunes généralement au chômage, appartenants aux milieux les plus défavorisés, qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes.

En réalité ils n'ont aucun programme effectif pour un départ en Europe, ni légal ni illégal. S'ils décident de partir ils choisissent donc les moyens les moins chers, et donc les plus dangereux, comme se planquer entre les pneus d'un camion.

- « *Les planificateurs* » sont des jeunes qui ont déjà commencé à planifier un programme migratoire précis et ont prédisposé tous les éléments nécessaires à la réussite (l'achat d'un contrat de travail, plutôt que la récolte de l'argent nécessaire à payer le passeur, ou la prise de contacts dans le pays de destination). Les planificateurs sont prêts à passer à l'action, car ils disposent du capital financier et des relations nécessaires à une bonne réussite.

Ils connaissent bien les réseaux migratoires grâce aux parents et amis, et ils peuvent compter sur le soutien de leurs proches (oncles, cousins etc.) qui ont déjà réussi dans l'expérience migratoire.

- « *Les récidives* » sont des jeunes qui ont tenté plusieurs fois la migration clandestine, sans y réussir. Leur dénominateur commun est qu'ils considèrent

leur faillite causée par un manque de chance, mais la réussite du projet apparaît à leurs yeux toujours comme possible.

Quelque fois les jeunes récidives deviennent à leur tour des intermédiaires, compte tenu de leurs connaissances en matière du réseau migratoire, s'ils arrivent à se rendre compte que le travail dans ce secteur est plus rémunérateur que la migration même.⁵

Le deuxième objectif du projet vise à une sensibilisation sur les risques qui comporte l'immigration clandestine.

L'actuelle réglementation des flux migratoires des pays tiers vers les états de l'UE et les difficultés rencontrées par les migrants une fois leur arrivée, ont l'effet de changer souvent le projet migratoire personnel dans un voyage de seule allée, qui d'une sorte « emprisonne » le migrant, qui ne peut plus choisir de bouger librement.

Donc la possibilité d'un retour assisté offre aux migrants l'option de choisir entre rester ou rentrer et, au même temps, contribue au développement de la culture d'une migration dans laquelle le retour n'est plus stigmatisé comme une défaite, mais il représente une phase naturelle appartenant à un processus dynamique tel qu'est la migration.

Les objectifs spécifiques du projet visent donc à une facilitation du processus de réintégration au niveau économique et sociale des migrantes de retour.

D'un côté les centres *AFVIC* pour le Maroc et *HOPE FOR THE FUTURE* en Albanie supportent les rapatriés dans leurs démarches pour se réinsérer dans le marché du travail local, à travers des colloques personnels pour comprendre les capacités et les motivations de chaque bénéficiaire.

⁵ Dossier « Marocco Migrante », Volontari per lo Sviluppo, Avril 2007.

Un assistant social est en charge pour repérer les offres de travail et pour mettre en contact le bénéficiaire avec l'entreprise, ainsi qu'un support économique est assuré pour intégrer leur insertion dans les premier mois.

Les bénéficiaires ont aussi la possibilité d'envisager l'opportunité d'une création de micro entreprise, à travers des facilitations dans l'obtention du micro crédit et l'assistance technique tout au long du parcours.

Du côté d'assistance sociale les quatre centres fournissent un appui psychologique aux bénéficiaires qui en désirent.

Comme on l'a déjà mentionné, souvent les migrants de retour souffrent de traumatismes liés au rapatriement forcé au tout simplement à leur difficulté à accepter la faillite du projet migratoire.

Ces traumatismes peuvent se manifester dans différents pathologies, de la dépression jusqu'aux cas plus extrêmes de schizophrénie.

Au même temps les migrants qui accèdent aux centres ont la possibilité de participer à des activités sociales, comme des séminaires ou des événements sportifs ou culturels, qui visent à implémenter leur réintégration dans leur pays d'origine.

Enfin un support légal est fourni pour clarifier les doutes des bénéficiaires sur leur position par rapport à la loi italienne et comprendre les documents en langue étrangère.⁶

⁶ Pour d'ultérieures informations sur les activités du projet voir le site www.albamar.it

II.b) Les régions de Chouaia-Ouardigha et Tadla-Azilal

Le projet *ALBAMAR* compte au Maroc deux centres, l'un à *Khouribga*, dans la région de *Chouia-Ouardigha*, et l'autre à *Beni Mellal*, dans le *Tadla-Azilal*.

Ces deux régions demeurent stratégiques pour des projets d'assistance aux migrants de retour car c'est d'ici qui partent la majorité des migrants vers l'Italie et vers l'Espagne, surtout de façon illégale.

C'est pas au hasard que ces deux régions, avec *Kalaat-des-Sgrahna*, ont été dénommées de façon macabre « le triangle de la mort », à cause des fréquents drames qui se sont produits liés aux traversées de fortune de la Méditerranée.

Khouribga se situe dans le centre du Maroc, dans une région à prévalence agricole, connue surtout par ses mines de phosphates, qui ont été largement exploitées pendant quarante ans par les colons français, lesquels y ont créé l'Office Chérifiens des Phosphates (*OCP*), que, auparavant, contribuait à satisfaire les demandes du marché du travail local.

Aujourd'hui, les français partis depuis longtemps, la situation qui se présente demeure aux yeux d'un étranger irréaliste.

Suite à une chute de la demande de main d'œuvre, due aux changements technologiques et aux plans d'ajustements structurels, le taux de chômage local a grimpé aux étoiles et tout ce qui reste de la grandeur française est un étrange quartier du centre ville, aussi dit *OCP*, entièrement formé par des villas en style breton.

L'effet immédiat de ce changement économique a été la migration massive de la population locale vers l'étranger, surtout vers l'Espagne et l'Italie, en particulier dans les villes de Turin et Milan.

On ne trouvera pas à *Khouribga* une famille dont un membre n'a pas migré.

Ce trend, qui date du début des années quatre-vingt, porte aujourd'hui ses signes évidents d'une transformation profonde du tissu social, visibles à l'œil nu simplement en regardant aux mutations urbanistiques de la ville, qui compte un quartier entier d'habitations inachevées et déshabitées, construites avec les remises des immigrés habitant à l'étranger, ou faisant attention au plaques d'immatriculation des voitures, qui sont quasi exclusivement européennes.

Il n'est pas réaliste de parler d'une ville fantôme, car tout de même 17.000 personnes continuent d'y vivre, mais la sensation qu'on ressent en séjournant à Khouribga est celle d'une ville de passage, où ses habitants, surtout les jeunes, ne désirent pas y mettre des racines, et songent toujours à des meilleurs possibilités ailleurs.

Ce phénomène est allé s'amplifiant aux cours des années, en créant ici le faux mythe du « migrant en Europe », c'est-à-dire le jeune homme qui est envoyé en mission par ses proches afin d'améliorer les conditions de vie de toute la famille et qui revient ensuite en rapportant richesse, cadeaux et, si possible, une belle voiture.

Il n'est pas envisagé la possibilité d'une faillite de la « mission » et ceux qui reviennent les mains vides sont perçus, par la société, comme des perdants.

Il est alors évident comme la migration de retour forcée produit dans ce contexte une profonde déchirure du tissu social, en opposant les rapatriés, déjà bouleversés par leur vécu à l'étranger et par la sensation d'avoir échoué dans leur projet migratoire, à leurs familles et à leurs proches, qui, en ayant pas vécu l'expérience de la migration, n'arrivent pas à se faire une raison de la faillite.

Beni Mellal représente une situation très similaire, quoi que légèrement moins alarmante.

Aux pieds du moyen Atlas, à cent kilomètres de Khouribga, cette ville est point de départ pour les excursionnistes qui se rendent à la montagne et de passage pour les voyageurs à destination de Marrakech.

L'économie locale repose sur l'artisanat et sur l'agriculture, et demeure plus dynamique par rapport à celle de Khouribga.

Toute fois en se baladant par l'avenue principale on s'étonne de voir que la plupart des cafés ont des noms italiens, « café Bergamo », « café Cadorna », et du nombre d'agence de voyage spécialisées aux destinations de l'Europe du sud. Ici, comme à Khouribga, le mythe de l'Italie demeure imprimé dans l'esprit de ses habitants, au point que toutes les personnes que j'ai côtoyées en trois mois ont essayé au moins une fois de traverser la Méditerranée.

Ce désir de partir à tout prix arrive jusqu'au paroxysme des familles qui se cotisent en vendant tous ce qu'elles possèdent, pour pouvoir acheter un faux contrat ou un mariage blanc pour que leur fils puisse partir, en arrivant à dépenser de sommes folles, avec lesquelles ils pourraient bien démarrer un projet au Maroc.

D'ailleurs il existe à Fkih Ben Saleh, une ville à une cinquantaine de kilomètres de Beni Mellal, tout un marché noir, très florissant, de faux contrats, mariages blancs et traversées organisées.

Ce dans ce contexte que le projet opère, en essayant de fournir un appui non seulement aux migrants de retour mais aussi en essayant de faire participer la population locale et de sensibiliser la société civile et les autorités locales à un phénomène qui est entrain de se répandre sur large échelle et qui n'est pourtant pas assez pris au sérieux.

Deux centres ont été créés, l'un déjà existant comme siège de l'*AFVIC* à Khouribga, le centre *MIGCOM*⁷, où travaillent un responsable de projet, un administrateur et deux agents de développement, et l'autre créé ad hoc à Beni Mellal, qui compte un responsable et un agent de développement.

Ici on s'occupe en premier de l'insertion des bénéficiaires dans le marché du travail local, tâche qui demeure très difficile surtout à Khouribga où le marché est quasiment statique.

On organise en outre des cours de formation et d'assistance à la création d'entreprise pour ceux qui veulent bénéficier du micro crédit, ainsi que les activités sociales et un appui légal et psychologique.

⁷ Le centre a été créé au sein du projet pilote « MigCom », focalisé sur la sensibilisation sur les risques de l'immigration clandestine, promu par *AFVIC*, *COOPI* et la Région Piemont en Italie.

III. Méthodologie de travail

Introduction aux objectifs spécifiques du stage : un approche de genre aux activités du projet

Au sein des activités menées par le projet dans les villes de Khouribga et de Beni Mellal on a pu constater une difficulté dans l'individuation et dans la participation de la population féminine.

Probablement pour des facteurs liés à l'ambiance culturelle et au tissu social les femmes marocaines de retour ne participent pas aux activités proposés par le projet et on n'est même pas au courant de l'entité exacte de la migration de retour féminine dans ces deux villes.

L'objectif de la recherche au sein projet a donc été d'identifier un échantillon de femmes qui ont fait retour à dans les deux régions, après un séjour en Europe, et d'essayer de travailler avec elles pour une participation, au moins partielle, dans les activités de réinsertion sociale.

Ce travail s'est déroulé entre Khouribga et Beni Mellal, avec des déplacements à Oued Zem⁸ et à Fkhi Ben Saleh.

La répartition du temps a été décidé sur la base d'une majeure présence féminine dans l'une ou dans l'autre ville, en s'appuyant aux centres de l'AFVIC et aux activités déjà menées par les opérateurs locaux, en les implémentant et en les modifiant pour les adapter à un public féminin.

Parallèlement au travail sur le retour des femmes, qui a été l'objet principal de mon travail, et dans un certains sens lié à cela, on a pensé à intégrer mon intervention avec la continuation des activités sociales déjà entamés au centre

⁸ Oued Zem est une ville à une vingtaine de kilomètres de Khouribga où la migration vers le pays du sud de l'Europe est très importante.

Migcom de Khouribga, surtout dans l'organisation de focus groups avec les bénéficiaires sur le thème du retour et de la réintégration au Maroc, ainsi que la récolte de leurs histoires.

Ces interventions m'ont d'ailleurs permis d'avoir un cadre plus général sur les problématiques des migrants de retour, dans lequel pouvoir insérer mon travail spécifique avec la population féminine.

En effet la possibilité de travailler avec des hommes, de connaître leurs histoires, les histoires de leurs familles et leur point de vue sur le retour au pays d'origine, m'a permis de comprendre comment est perçu dans la société d'origine le projet migratoire, et éventuellement un retour, des femmes marocaines.

Tout au long des ces rencontres programmés avec le bénéficiaires du centre j'ai pu leur exposer ma recherche sur les retours féminins dans la régions, en leur proposant un questionnaire informel visant à comprendre quelle était leur perception des femmes qui partaient et qui faisaient retour ainsi de savoir s'ils en connaissaient, ce qui m'a d'ailleurs permis de me rendre compte que les migrantes de retour dans la ville de Khouribga et, en générale dans la région, sont en grand nombre.

III.a) Travail de recherche sur les femmes de retour

La première phase de mon intervention a consistée essentiellement dans l'élaboration d'un plan de travail pour structurer de manière effective la recherche et l'individuation des potentielles bénéficiaires.

Du moment qu'il n'existe pas une véritable ligne de recherche sur cet argument et que les associations et les ong locales et internationales qui s'occupent de ce

thème sont très peu, il a été au début difficile de trouver une stratégie de travail percutante.

J'ai donc utilisé les trois premières semaines de stage pour entamer une réflexion sur la façon la plus efficace de structurer un travail de ce type, en tenant compte du contexte particulier de ces deux villes et en prenant comme base de départ les contacts déjà existants à l'*AFVIC*.

Après avoir conçu un planning d'action je suis passé à la deuxième phase de mon travail, la recherche sur le terrain, qui a occupé la majorité du temps à disposition, c'est-à-dire deux mois environ, avec des déplacements hebdomadaires sur Khouribga et Beni Mellal, dans le but d'entrer dans le vif de la question et de déclencher des premiers contacts avec les femmes de retour.

Enfin la dernière partie du travail a consisté dans le traitement des données récoltées, qui ont été structurées de manière qualitative dans un rapport de stage, afin de proposer une sorte d'étude de cas sur la question de genre dans l'immigration de retour, de résumer mon action globale au sein du projet et de proposer de possibles stratégies d'action futures.

Pour poursuivre mes objectifs dans l'individuation et la participation des femmes de retour aux activités de réintégration j'ai utilisé l'instrument méthodologique de l'entretien.

Ma recherche empirique s'est basée sur la récolte d'histoires de vie et de données qualitatives sur les parcours migratoires, ce qui me semblait le moyen le plus efficace pour établir un premier contact avec cette partie de la population et pour connaître, à grand traits, leurs vicissitudes.

Dans ce but j'ai conçu un questionnaire à proposer aux personnes contactées, qui était basé sur le questionnaire que le *MiReM*⁹ a utilisé dans ses recherches sur l'immigration de retour, et que j'ai adapté à des interlocutrices femmes.

Un deuxième pas a été d'établir un réseau de contacts utiles à détecter la présence de femmes de retour sur le terrain et de me mettre en contact avec elles.

Pour ce faire j'ai utilisé des contacts déjà existants entre *COOPI* et les experts en migrations de retour au Maroc, ainsi que des pistes conseillées par des professeurs et des chercheurs des majeures universités de sciences sociales d'Europe.

Si la majorité des experts qui j'ai interrogés sur la question n'ont pas pu m'aider pour un manque de matériel sur l'argument, j'ai pu établir des contacts très intéressants et très utiles à mon travail, en particulier avec le *MiReM*, qui ont mené une recherche sur les migrations de retour au Maghreb auparavant, et qui m'ont aidé surtout à collecter des données quantitatives sur les retours.

Les premières femmes interviewées ont été trois bénéficiaires du centre *AFVIC* de Beni Mellal, avec lesquelles j'ai pu tester l'efficacité du questionnaire, pour éventuellement le modifier.

Comme il existait déjà un rapport entre ces femmes et l'*AFVIC* ma tâche a été facilitée au moins au début et j'ai pu tester la façon plus efficace pour rentrer en confiance avec elles et pour créer un climat apte à les encourager à s'ouvrir.

J'ai continué mes recherches en utilisant surtout les contacts du centre de Beni Mellal, qui d'ailleurs est arrivé à me mettre en contact avec quatre autres bénéficiaires à Fkih Ben Saleh, ainsi que deux filles qui ne bénéficient pas encore du centre mais qui se sont quand même rendues disponibles aux entretiens.

⁹ Migrations de retour au Maghreb. Projet de recherche sur les migrations de retour, financé par l'Institut Universitaire Européen de Florence et l'Union Européenne.

En ce qui concerne Khouribga la tâche a été beaucoup plus compliquée, même si, au parent, la présence de femmes de retour est massive.

Les contacts du centre *Migcom* avec des bénéficiaires femmes, qui ont été deux, n'ont pas marché, car toutes les deux ont refusées de se rendre au centre pour un entretien.

Avec l'aide de l'agent de développement travaillant pour *AFVIC*, on a essayé de repérer des femmes à travers le téléphone arabe, en répandant la rumeur qu'on était à la recherche de femmes émigrées en Europe qui avaient fait retour à Khouribga, dans le but de discuter avec elles pour venir à connaissance de leur histoires et éventuellement, s'elles étaient d'accord, de les aider.

Je suis enfin arrivée à entamer de contacts avec des femmes grâce à ce réseau informel, en approchant un total de 10 femmes provenant de Khouribga et de ses environs.

Enfin, à travers des contacts avec l'association *OUARDIGHA*¹⁰, qui avait mené les recherches sur les migrations de retour pour le *MiReM*, j'ai pu repérer et interviewer des femmes habitant dans le cercle d'Oued Zem.

La dernière étape a été le traitement des données récoltées pendant mes entretiens.

En tout je suis parvenue à interviewer 26 femmes, chiffre qui a d'ailleurs dépassé l'objectif que je m'étais donné au départ, et qui représente une quantité restreinte mais suffisante pour pouvoir essayer à faire quelque considération initiale sur la condition des femmes de retour au Maroc.

¹⁰ Association de développement pour les femmes de Oued Zem

III.b) Activités sociales avec les bénéficiaires du projet

En parallèle avec le travail entamé avec les femmes je me suis focalisée sur l'organisation d'activités sociales, en particulier sur les focus group avec les bénéficiaires du centre, action déjà positivement testée par la précédente stagiaire.

Pour ce faire j'ai donc suivi la ligne qui avait déjà été adoptée par les travailleurs sociaux du centre, en ce qui concerne les temps et le déroulement de ce genre d'activités.

J'ai fixé une réunion par mois, pour un total de trois réunions, et j'ai sélectionné les participants, sur la base de leur motivation et de la possibilité d'une bonne issue de l'activité.

Pour chaque réunion j'ai ensuite fixé un thème principal, différent pour chaque rencontre, autour duquel tournait le débat.

J'ai toutefois préféré laisser une marge d'action aux participants, afin qu'ils puissent débattre librement, spécialement entre eux sur le thème proposé.

J'ai enfin récolté les comptes rendus de chaque rencontre, en essayant d'analyser le cours et les résultats des réunions, de faire des propositions et de donner des suggestions pour les rencontres futures.

Parallèlement à ça j'ai essayé de lier l'activité à la recherche que j'ai menée sur les femmes, en discutant, de façon informelle et à l'aide des questionnaires, avec les bénéficiaires sur la question de genre dans la migration en général et dans les retours en particulier.

Cela m'a été très utile pour contextualiser les colloques menés avec les femmes, en les insérant dans un cadre plus général, celui de la société et de l'environnement dans lequel ces femmes sont retournées.

IV. Analyse des données et présentation des résultats obtenus

Au niveau méthodologique le schéma utilisé pour analyser les données révélées de l'enquête est basé sur la classification, avec l'aide de tableaux Excel et de graphiques, des informations les plus pertinentes pour se faire une première idée sur le type, en admettant qu'il existe un « type », de migration de retour féminine dans les régions de Tadla-Azilal et Chaouia-Ourdigha.

J'ai reparti le questionnaire en trois sections, la première se référant à la situation des femmes interviewées avant leur départ, la deuxième concernant leur séjour à l'étranger et enfin la dernière sur leur condition actuelle et leurs perspectives pour le futur.

Les réponses aux questionnaires ont laissé émerger un bouquet de profils différents les uns des autres et une pluralité de situations personnelles, familiales et sociales, qu'il devient difficile de parler de « migration de retour féminine ».

Il serait plus approprié de parler de « migrations de retour des femmes marocaines ».

À ce propos je tiens à préciser que ces données ne peuvent en aucun cas être utilisées comme base de départ pour une généralisation sur les femmes de retour au Maroc.

En premier car l'échantillon abordé, qui se compose de 26 femmes âgées entre 16 et 50 ans, est assez restreint, à cause du temps à disposition et de la difficulté relevée pour trouver des femmes disponibles à un entretien.

Ce qui ne veut pourtant pas signifier l'impossibilité de tirer quelque considération sur la condition de ces femmes présentes dans la région.

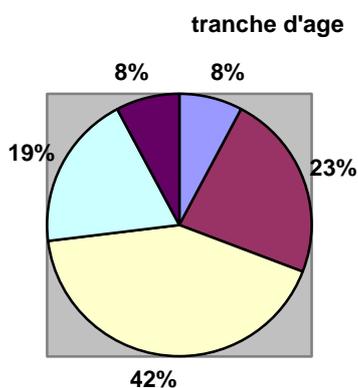
En deuxième lieu il est important de comprendre que les hypothèses qu'on essaiera de formuler concerneront exclusivement les femmes de retour dans les régions de Tadla-Azilal et Chaouia-Ourdigha.

Car le type de projet migratoire du Maroc vers l'Europe est énormément influencé par rapport à la zone de provenance du migrant, et une migrante de Casablanca aura un parcours et une histoire migratoire complètement différente d'une migrante provenant de Fkih Ben Saleh.

Ceci dit, j'ai tracé un panoramique général des résultats obtenus, qui sera ensuite fonctionnelle à la création, dans un deuxième temps, de tableaux de synthèse pour une analyse globale des données.

IV.a) Situation avant le départ

- Age :** En générale les interviewées on révélée un age compris entre 16 et 50 ans. La moyenne d'age de l'échantillon est de 35 ans et la majorité d'entre elles ont aujourd'hui entre 30 et 40 ans, c'est qui signifie un départ à l'étranger en age jeune, en tentant aussi compte que plusieurs années se sont écoulées depuis leur retour (10 ans en moyenne).



Tranche d'age	Val.Abs.	%
0-10	0	0
10-20	2	8
20-30	6	23
30-40	11	42
40-50	5	19
50-60	2	8
Tot.	26	100

Moyenne d'âge : 35 ans

2. Villes de provenance : Les femmes faisant retour au Maroc que j'ai pu contacter se répartissent de manière homogène entre la région Chouaia-Ouardigha, en particulier dans les environs de Khouribga et Oued Zem, et Tadla-Azilal, surtout dans les villes de Beni Mellal et Fkqih Ben Saleh.

La totalité des interviewées a fait retour chez soi après l'expérience à l'étranger et n'a pas changé ville de résidence.

VILLE DE PROVENANCE	Val.Abs.
BENI MELLAL (Tadla-Azilal)	4
BRADIA (Tadla-Azilal)	1
FKIH BEN SALEH (Tadla-Azilal)	5
KHOURIBGA (Chaouia-Ouardigha)	10
OUED ZEM (Chaouia-Ouardigha)	5
SMAALA (Chaouia-Ouardigha)	1
TOT.	26

3. Niveau d'instruction et situation économique : Les migrantes contactées ne présentent pas, en général, un niveau d'instruction très élevé.

La plupart des parcours scolaires s'arrêtent au niveau primaire, avec seulement un cas d'instruction supérieure et trois cas d'analphabétisme.

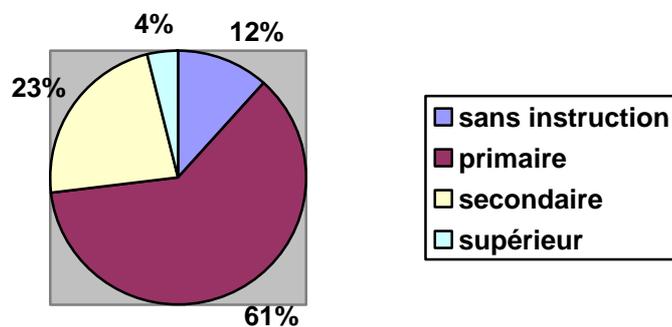
En ce qui concerne la situation de travail la majorité écrasante des femmes étaient, avant le départ, actives au chômage ou femmes au foyer.

J'ai voulu faire une différenciation entre les deux, car il y a, parmi les interviewées, celles qui m'ont dit clairement qu'elles cherchaient du travail sans en trouver et d'autres qui par contre préféraient (ou étaient obligées) de rester à la maison.

En croisant les résultats des questions sur le niveau d'instruction et le travail il résulte donc évident qu'il ne s'agit pas d'une immigration liée à la fuite des

cerveaux et au phénomène du *brain drain*¹¹, mais plutôt d'immigration liée au regroupement familial ou à des facteurs économiques.

NIVEAU D'INSTRUCTION	Val.Abs.	%
Pas d'instruction	3	12
Primaire	16	61
Secondaire	6	23
Supérieur	1	4
TOT.	26	100



SITUATION ÉCONOMIQUE	Val.Abs.	%
Très bonne	1	4
Bonne	3	11
Moyenne	10	39
Mauvaise	6	23
Très mauvaise	6	23
TOT.	26	100

4. Situation familiale : En tenant en compte que le 25% des femmes interviewées sont nées à l'étranger des parents immigrés et ensuite rentrées quand elles étaient encore en âge scolaire (donc évidemment célibataires et en âge mineur), il est mis en évidence ici le départ comme conséquence du

¹¹ Le *brain drain* est un phénomène lié à la migration, qui se réfère à la migration de certaines élites qui émigrent à l'étranger pour poursuivre les études en ne font plus retour, en causant une fuite de compétences dans le pays d'origine.

regroupement familial, c'est-à-dire des jeunes femmes qui décident de suivre leur mari en Europe, qui il y est en genre déjà installé depuis quelque temps.

Il est aussi intéressant de constater que la quasi-totalité des femmes qui partent n'ont pas encore d'enfants. Faite exception pour celles qui sont nées à l'étranger, les migrantes qui rejoignent leur mari le font donc toute de suite après leur mariage.

SITUATION FAMILIALE	Val.Abs.	%
Fiancée	1	4
Célibataire	11	42
Mariée	14	54
Divorcée	0	0
Veuve	0	0
TOT.	26	100

AVIEZ-VOUS DES ENFANTS ?	Val.Abs.	%
Oui	6	23
Non	20	77
TOT.	26	100

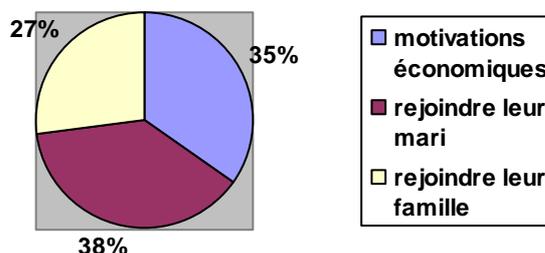
IV.b) Parcours migratoire

1. Motivation du départ : La principale cause qui a poussé les femmes interviewées à se rendre en Europe a été le regroupement familiale, soit il avec les parents soit il avec leur époux.

Il reste quand même une partie consistent qui part seule à l'étranger pour des motivations économiques, mais il s'agit de cas particuliers, ou bien des femmes divorcées, donc sans contraintes familiales, ou des femmes dont le parents se trouvent en situation de détresse extrême et qui se retrouvent donc obligées à laisser leur fille partir.

À ce propos il m'a semblé intéressant de croiser les données sur la motivation du départ avec celles résultées des questions « *Etes vous partie seule dans votre voyage ?* », « *y avait-il quelqu'un à vous attendre dans le pays d'accueil ?* », d'où il ressort clairement qu'il s'agit pour la majorité (67% des femmes interviewées) de cas de départs liés au regroupement familiale.

MOTIVATION DU DÉPART	Val.Abs.	%
Amélioration des conditions de vie / chercher un emploi/ aider ma famille	9	35
Pour rejoindre un conjoint	10	38
Pour rejoindre la famille	7	27
Pour étudier	0	0
Aucune raison en particulier	0	0
TOT.	26	100



Êtes-vous partie seule dans votre voyage ?	Val.Abs.	%
Oui	6	23
Non, avec mon fiancé	1	4
Non, avec mon époux	10	38
Non, avec ma famille	7	27
Non, avec mes amis	2	8
TOT.	26	100

y avait-il quelqu'un à vous attendre dans le pays d'accueil ?	Val.Abs.	%
Oui, mon époux	11	43
Oui, mes parents	6	24
Oui, des membres de ma famille	3	11
Oui, des amis	3	11
Non	3	11
TOT.	26	100

2. Pays de destination : La totalité des femmes migrantes vers la France est représenté ou bien par des femmes qui ont migrées à la fine des années soixante-dix/début quatre-vingt, donc en époque de regroupement familiale facilité par les lois françaises, ou bien par leurs filles nées à l'étranger.

Par contre les femmes parties dans les dernières années, des 1990 à 2006, ont « choisi » comme destination l'Italie (on peut ne pas parler de véritable choix car elles étaient pour la plupart à la suite de leur conjoint).

De ce que j'ai pu constater le choix qui se passe entre l'Italie et l'Espagne comme pays d'émigration est purement lié à des questions pratiques, comme la présence d'un proche ou d'un conjoint.

PAYS	Val.Abs.	%
Italie	11	42
Espagne	6	23
France	9	35
TOT.	26	100

3. Perspective de permanence à l'étranger : Il paraît évident que le projet migratoire de la majorité des femmes interviewées (81%) se construit dans l'optique d'une installation durable dans le pays d'accueil.

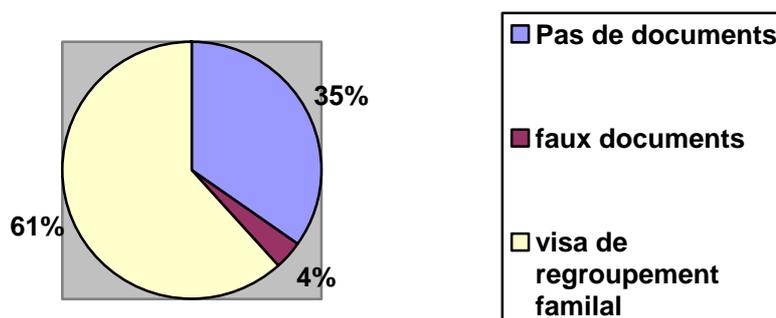
Cette donnée résulte particulièrement significative si l'on pense à comment a évolué leur parcours migratoire dans la réalité des faits, en provoquant dans la plupart ces femmes un sentiment de faillite très profond.

PERSPECTIVE DE PERMANENCE	Val.Abs.	%
De façon permanente	21	81
De façon provisoire	5	19
TOT.	26	100

Possession de documents valides au moment du départ : Le statut juridique des migrantes au moment de leur départ indique était pour le 61% des femmes régulier, en s'appuyant sur des visas de regroupement familial, qui est d'ailleurs le seul type de visa régulier présent dans ce tableau. Ceci nous confirme la thèse d'un type de migration féminine lié à la famille.

De l'autre coté on a pu constater, surtout dans les milieux ruraux, le phénomène d'une migration des femmes qui partent seules, en payant des passeurs et en risquant leur vie dans de traversées de fortune, pour aller chercher du travail en Europe afin de contribuer à la survie de la famille au Maroc.

Ces expériences se terminent dans la plupart des cas de façon catastrophique, avec refoulements, maladies et une consistante perte d'argent.



TYPE DE DOCUMENTS	Val.Abs.	%
Documents valides	16	61
- travail	0	0
- regroupement familial	16	61
- visa touristique	0	0
Faux documents	1	4
Pas de documents	9	35
TOT.	26	100

4. Durée du séjour : Les femmes interrogées se sont arrêtées à l'étranger pour une période moyenne de 3 ans et demi.

La plupart d'entre elles pourtant n'ont séjourné en Europe que pour quelques années (4 ans maximum), dont la majorité pour moins de deux ans.

Ce qui nous reconduit à la considération faite précédemment sur le décalage entre l'attente de la durée du projet migratoire, s'établir à l'étranger de façon permanente, et sa durée réelle.

DURÉE DU SÉJOUR	Val.Abs.	%
< 1 an	9	35
De 1 an à 2 ans	6	23
De 2 ans à 3 ans	5	19
> 4 ans	2	8
>10 ans	4	15
TOT.	26	100

5. Situation familiale : La situation familiale de la totalité des migrantes n'a pas changé au cours de leur période passée à l'étranger, ce n'est pour la naissance d'enfants (8 des femmes interrogées ont eu des enfants pendant leur séjour, pour un total de 11 enfants nés à l'étranger, sans oublier que 6 des 26 femmes interviewées sont nées en Europe).

Changements de votre situation familiale à l'étranger	Val.Abs.	%
Non, elle n'a pas changé	18	69
Oui, j'ai eu des enfants	8	31
Oui, je me suis mariée	0	0
Oui, j'ai divorcée	0	0
Oui, je suis devenue veuve	0	0
TOT.	26	100

6. Situation économique : Mise à part les femmes qui sont nées à l'étranger et qui ont donc été scolarisées en Europe jusqu'à leur retour au Maroc, la plupart des migrantes est resté au foyer.

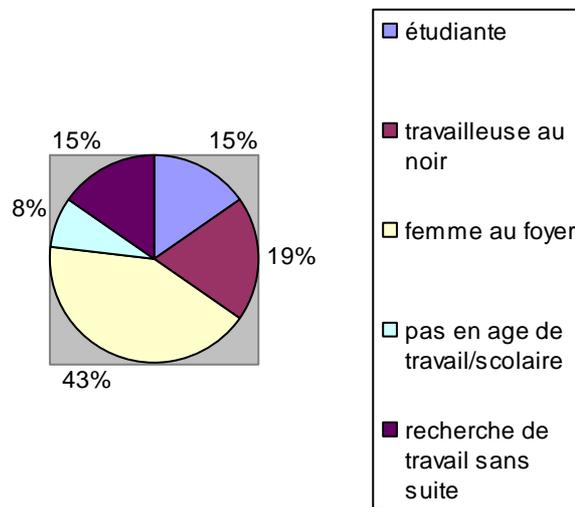
Ce facteur, comme l'on pourra voir par la suite avec les données sur leurs rapports avec la société d'accueil, a eu un impact négatif sur leur intégration dans le pays d'arrivée, car elles n'ont pas eu des occasions de côtoyer des gens locaux et elles ont très peu appris la langue et la culture du pays.

Au niveau économique on peut voir une nette répartition entre les femmes qui sont parties seules afin d'améliorer leur conditions de vie et qui ont pu trouver un travail, bien que au noir, et celles qui sont en revanche parties à la suite de leur conjoint, duquel elles sont restées économiquement dépendantes pendant tout le long du séjour.

Les données qui concernent l'envoi d'argent au Maroc nous confirment ce trend, car sur vingt-six femmes seulement six, celles qui ont pu décrocher un travail pendant leur séjour à l'étranger, ont eu la possibilité d'envoyer des remises à leurs familles.

Pour la majorité des femmes interviewées (77%) le niveau général des conditions financières s'est nettement amélioré en Europe, tandis que les femmes qui ont constaté une diminution de leur revenus sont celles qui ont du payer un passeur et qui ont été tout de suite refoulées dès leur arrivée.

Profession exercée à l'étranger	Val.Abs.	%
Salariée durée indéterminée	0	0
Salariée durée déterminée	0	0
Étudiante	4	15
Travailleuse au noir (serveuse, femme de ménage, barman, hôtels..)	5	19
Femme au foyer	11	43
Recherche de travail sans suite	4	15
Pas encore atteint l'âge de travail/scolaire	2	8
TOT.	26	100



Envoie d'argent au Maroc	Val.Abs.	%
Oui	6	23
Non	14	54
Pas encore atteint l'âge de travail	6	23
TOT.	26	100

7. Rapports avec la société d'accueil : La nette majorité des interviewées semble ne pas avoir eu aucune difficulté à s'adapter au nouveau contexte et à tresser des liens d'amitié avec la population locale, même s'il faut tenir en compte que six des dix-neuf femmes qui ont affirmé d'avoir eu de très bon rapports avec la société d'accueil sont nées, et grandis pour la plupart, au sein de celle-ci et que la réponse à ce type de question semble être toujours très vague. Il est quand même frappant de voir comme le 27% des femmes n'a eu aucune relation dans le pays d'accueil et que huit des vingt-six femmes n'ont pas réussi à entamer d'amitiés d'aucun genre. Il est donc compréhensible que ces femmes ont souffert de l'incapacité d'intégration sur le plan social, du essentiellement au fait qu'elles étaient confinées aux murs domestiques, sans pouvoir bénéficier de l'apprentissage de la langue, qui constitue la majeure barrière à une bonne réussite d'insertion dans un réseau de relations humaines.

Rapports avec la société d'accueil	Val.Abs.	%
Très bons	14	54
Assez bons	4	15
Mauvaises	1	4
Très mauvaises	0	0
Aucun rapport	7	27
TOT.	26	100

Relations amicales dans le pays	Val.Abs.	%
Avec d'autre maghrébins	2	8
Avec d'autres immigrés	0	0
Avec des gens originaires du pays d'accueil	16	61
Pas de liens amicaux	8	31
TOT.	26	100

Difficultés dans le pays d'accueil	Val.Abs.	%
Pas de difficultés	19	73
Difficulté d'intégration	4	15
Discrimination/racisme	1	4
Accès au logement	0	0
Pas d'emplois/pas régulier	2	8
Difficultés administratives	0	0
TOT.	26	100

IV.c) Le retour

1. Motivations du retour : La nature du retour au Maroc pour la quasi-totalité des femmes interviewées n'a pas été volontaire.

Avec ce terme je ne me réfère pas seulement aux expulsions (qui d'ailleurs ne concernent que trois cas sur seize), mais surtout à ces cas où la femme a été contrainte de faire retour aux pays contre sa propre volonté.

Ce qui est par exemple arrivé aux femmes dont leur mari ou leur père s'est retrouvé au chômage et il a donc été obligé de ramener la famille au Maroc.

Mais les cas qui méritent à mon avis le plus d'attention regardent les femmes victimes de ce qu'on appelle « le mariage d'été ».

Il s'agit d'une situation que semble être très recourant dans la région et que révèle d'un sérieux problème au niveau social.

Les hommes immigrés qui travaillent en Europe se retrouvent en âge de mariage sans avoir la possibilité et le temps nécessaire pour construire une relation durable avec une femme.

Ils s'adressent alors à leurs familles au Maroc, afin de les aider à trouver une future épouse.

La cérémonie a presque toujours lieu pendant vacances d'été, quand les migrants en congé font retour au pays et restent le temps nécessaire pour se marier.

Ils repartent ensuite pour l'étranger en amenant avec eux la nouvelle épouse en regroupement familiale.¹²

Ces femmes, souvent très jeunes, se retrouvent catapultées du jour au lendemain dans un nouveau pays, dont ils ne connaissent ni la langue ni la culture, et sont reléguées au foyer, isolées du reste du monde, loin de leur pays et de leurs familles, avec un mari qu'elles ne connaissent pas vraiment.

Les problèmes de couple ne tardent donc pas à arriver, même s'ils laissent souvent le temps pour la naissance d'un enfant.

Débordés par une situation qu'ils ne arrivent plus à gérer ces hommes immigrés décident de ramener leur femme avec les éventuels fils au Maroc pendant les vacances, de lui voler tous les papiers nécessaires à rentrer en Europe, pour ensuite repartir (on appelle ça « divorce d'hiver »).

¹² Il existe aussi la possibilité que la femme, une fois mariée, reste au pays, dans la famille du mari, pendant que son époux travaille à l'étranger. Ce genre de situation est aussi très recourant et implique plusieurs tensions dans le réseau familial, « [...] ici au douar (village) j'en ai assez. On n'a rien, ni hammam, ni un hôpital, ni des bonnes écoles. Les filles de 16-17 ans sont mariées par leurs familles et elles ne connaissent rien sur le mariage. Le mari est souvent un émigré, après le mariage il reparte à l'étranger, en laissant l'épouse avec ses beaux-parents, qui lui imposent leur autorité, par exemple, pour lui faire faire les travaux domestiques. » Aicha, Al Khalfia, dans le dossier « Marocco Migrante », Volontari per lo Sviluppo, aprile 2007.

Ces jeunes filles, qui n'ont souvent pas plus que 27 ans, se retrouvent à tout devoir recommencer, avec un divorce sur le dos (et tout ce que ça implique dans la société marocaine) et souvent des enfants à leur charge.

Cette situation devient insoutenable au niveau économique et psychologique pour elles ainsi que pour leurs familles, qui se voient devoir s'endosser la responsabilité et le maintien de leur fille et des petits enfants.

Il est tout de même fondamental souligner que la ligne de démarcation entre mariage « forcé » et « mariage blanc » reste encore floue.

On n'arrive en effet pas à comprendre clairement à quel point ce genre de mariages constituent une dynamique dans laquelle la femme demeure comme simple « victime », ou si au contraire les jeunes filles qui se marient aux migrants de retour pour les vacances sont en quelque sorte attirées par la possibilité d'une vie plus convenable à l'étranger.

Nature du retour	Val. Abs.	%
Volontaire	3	11
Forcé	8	31
Imposé par les circonstances ¹³	15	58
TOT.	26	100

Principales motivations du retour	Val.Abs.	%
Refolement	8	31
Précarité du travail/situation économique ¹⁴	6	23
Problèmes familiaux aux pays d'origine	0	0
Problèmes familiaux aux pays d'accueil	9	35
Problèmes de santé	0	0
Bénéficiaire des aides au retour	0	0
Problèmes d'intégration /nostalgie du Maroc	3	11
Fin d'études	0	0
Contexte social défavorable	0	0
TOT.	26	100

¹³ Avec la locution « imposé par les circonstances » je me réfère à ces femmes qui, mises dans la possibilité de choisir, auraient préférée rester dans le pays d'immigration. Je songe par exemple aux femmes qui ont été ramenées à contrecœur au Maroc par leur époux, ou aux familles qui ont été obligées à faire retour suite à une manque de travail.

¹⁴ La précarité du travail se réfère dans tous les cinq cas mentionnés au travail du mari.

2. **Situation familiale** : Á leur retour les femmes interviewées ne semblent pas avoir eu beaucoup de difficultés dans la réinsertion familiale et sociale.

Si les familles restent assez préoccupés par la situation économique, surtout dans les cas de divorce, elles sont tout de même heureuses de revoir leurs filles et elles représentent pour elles un point repère et un soutien dans une situation psychologique extrêmement délicate.

Ça demeure frappant la donnée sur le cas de divorce suite au retour au Maroc, qui nous ramène au phénomène des mariages « arrangés ».

Changements dans la situation familiale	Val.Abs.	%
Pas de changements	14	54
J'ai divorcé	10	38
Je me suis mariée	1	4
J'ai eu des enfants	1	4
TOT.	26	100

Réaction de la famille au retour	Val.Abs.	%
Pas de réactions	1	4
Ils étaient heureux de me revoir	9	35
Ils se souciaient de la situation économique de la famille	16	61
TOT.	26	100

3. Situation économique : Il résulte évident du tableau ci-dessous que la situation économique de ces femmes dès leur retour devient très sérieuse.

Si en Europe elle pouvaient compter sur un travail ou sur les revenus de leur époux, une fois rentrés au Maroc elle font retour au foyer familial, dont elle restent femme au foyer, ou bien, si elles ont la possibilité de chercher un travail, elles n'arrivent pas à en décrocher un, pour une manque du marché du travail local.

D'ailleurs, ces femmes victimes du « mariage d'été », se retrouvent dans la plupart de cas avec un ou deux enfants à leur charge.

Comment a-t-elle changé votre situation économique ?	Val.Abs.	%
Amélioré	2	8
Empiré	24	92
TOT.	26	100

Nombre de personnes à votre charge¹⁵	Val.Abs.	%
Aucune	16	60
De 1 à 2	5	20
> 2	5	20
TOT.	26	100

Profession exercée depuis le retour	Val.Abs.	%
Salariée durée indéterminée	1	4
Salariée durée déterminée	0	0
Travailleuse autonome	1	4
Travailleuse au noir/ Femme de ménage	8	31
Étudiante	1	4
Femme au foyer	9	34
Active au chômage	6	23
Retraitée	0	0
TOT.	26	100

¹⁵ Il s'agit dans la quasi totalité des cas d'enfants eus pendant le mariage.

5. Perspectives : Le 96% des femmes interviewées (donc vingt-cinq sur vingt-six) ont déclaré souhaiter repartir en Europe dans le futur.

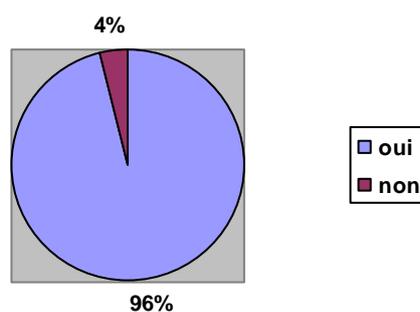
Parmi les raisons les plus recourtes il y a la question économique et d'amélioration des conditions de vie.

Pour la plupart la possession d'un visa régulier reste pourtant une condition nécessaire pour affronter un deuxième voyage, même si deux d'entre elle se sont déjà arrangées pour se procurer un visa à travers des moyens alternatifs, comme le mariage blanc ou l'achat d'un contrat de travail.

D'ailleurs l'expérience vécue à l'étranger s'avère avoir été en général positive, ce n'est pour une consistante amélioration de leur situation financière, qui reste en définitif la majeure cause de migration féminine.

Envisagez-vous de repartir ?	Val.Abs.	%
Oui	25	96
Non	1	4
TOT.	26	100

repartir à l'étranger



Considérez-vous l'expérience comme négative ou positive ?	Val.Abs.	%
Positive	10	38
Négative	6	23
Positive l'expérience à l'étranger, négative l'expérience familiale	7	27
Positive au niveau économique, mais pas pour le reste	3	12
TOT.	26	100

IV. Considérations conclusives

On peut considérer que les objectifs qui on s'était posés dans le plan initial de stage ont été atteints dans la plupart. En particulier je m'étais préfixée de :

- mener une enquête dans le milieu associatif marocain et européen ainsi que dans le terrain universitaire sur la littérature et les études déjà existantes sur la migration de retour féminine.
- démarrer une recherche sur le terrain pour repérer un échantillon de femmes de retour disponibles à établir des contacts avec moi, en qualité de représentante de *COOPI* et *AFVIC*, et de me raconter leur vécu à l'étranger.
- continuer dans l'organisation des activités sociales activées le printemps dernier par l'ancienne stagiaire, en particulier avec les réunions des bénéficiaires au centre de Khouribga. J'ai pu organiser pendant mes trois mois de stage une réunion par mois, pour un total de 3 réunions.
- élaborer les données récoltées au long des mes entretiens avec les femmes pour essayer de tracer un profile de migrante de retour, toujours dans l'hypothèse de l'existence d'un « type » de femme de retour, et réfléchir sur des possibilités d'intervention auprès de cette partie de la population.

J'avais fixé mon échantillon à 20 femmes, ce qui me paraît un numéro suffisant pour mener des recherches qualitatives sur le sujet et au même temps constituait une hypothèse réalisable, compte tenu des difficultés rencontrées pour créer des liens de confiance avec les femmes. J'ai pu bénéficier d'un total de vingt-six entretiens, donc un nombre supérieur de celui attendu.

Les migrantes de retour dans la région de Tadla-Azilal et Chaouia-Ourdigha

Je dois dire tout d'abord que le temps à disposition n'était pas suffisant pour mener une recherche de ce genre de façon exhaustive.

En particulier la question des retours féminins n'a pas été beaucoup traitée auparavant, je me suis donc retrouvée à travailler sur un terrain vierge, avec toutes les difficultés, mais aussi l'enthousiasme et les satisfactions, qui vont avec.

La partie la plus difficile de mon travail s'est évidemment placée au début, au moment de comprendre la meilleure façon pour repérer les femmes.

Les contacts déjà existants aux centres *AFVIC*, surtout celui de Beni Mellal, ont été donc précieux pour bien démarrer ma recherche.

Par contre je voudrais ici souligner comme si mon travail s'est très bien déroulé à Beni Mellal, à Khouribga le travail de terrain a trouvé beaucoup de problèmes à bien démarrer, malgré une présence considérable de femmes migrantes de retour.

Cela m'a fait beaucoup réfléchir et je pense qu'il faudra entamer une réflexion sur ce phénomène, pour essayer de comprendre à quoi faire resalir la cause du refus ou l'impossibilité d'ouverture et de contact avec des associations d'aide, pour des personnes qui, comme j'aurais occasion de souligner après, démontrent en réalité un besoin extrême de s'ouvrir et d'être aidés.

En général une fois entamé le contact j'ai pu relever l'envie de parler et de s'ouvrir de la part de ces femmes.

Avec la majorité d'entre elles s'est tout de suite instauré un climat de confiance réciproque, même avec celles qui ne parlaient que arabe, et dont le dialogue était filtré par un interprète.

Ce qui à mon avis serait absolument nécessaire dans une continuation des ces activités serait la présence d'une femme parlant arabe, avec laquelle il pourrait y avoir un contact direct et probablement un rapport plus étroit. Il faut pourtant tenir en compte la possibilité qu'il résulte plus facile pour ces femmes de raconter toute leur expérience à quelqu'un qui ne les jugera pas, c'est-à-dire des étrangers qui sont au dehors du contexte socio cultural du Maroc.

Les problématiques qui émergent plus fréquemment parmi les femmes interviewées semblent être surtout de nature économique et psychologique.

Aussi bien les femmes qui sont revenues avec la famille que les femmes qui ont divorcé après leur expérience à l'étranger se retrouvent, une fois au Maroc, en situation de détresse financière.

La phrase plus recourant pendant les entretiens a été « *...depuis que je suis rentrée au Maroc je ne vie plus, je survie tout simplement...* ».

La première action à mener serait donc celle d'intéresser ces femmes dans des micros projets de travail ou d'entreprise, en leur permettant d'avoir une revenue constante et sure.

Pour aller plus loin il serait positif de les impliquer dans des projets communs, à travers lesquels leur donner aussi bien un moyen économique qu'une possibilité de se côtoyer et de partager leurs expériences.

Je songe par exemple à un projet de garderie d'enfants, qui aurait le double but de faire travailler des femmes à la garde des enfants, mais aussi de permettre aux bénéficiaires qui désirent suivre un stage, de laisser leurs fils pendant le travail.

Au niveau psychologique il résulte nécessaire un accompagnement pour aider ces femmes à se confier et à reconstruire mentalement leur expérience, qui a souvent été traumatisante, au moins dans les cas de mariage fini en divorce et de refoulement.

En effets, si les femmes rentrées en famille ne souffrent pas de traumatismes profonds, celles qui sont rentrées seules et qui ont fait l'expérience du refoulement ont déclaré avoir des problèmes au niveau de santé et psychologique.

Enfin il serait intéressant de pouvoir récolter les histoires des ces femmes, qui arrivent à chaque fois à être très touchantes et toutefois pleines d'espoir, dans une publication, qui servirait à faire connaître cette problématique auprès des autorités locales et de la société civile, de manière à aider ces femmes à sortir de leurs foyers et surtout de ne pas avoir honte de leur passé.

Je me trouve obligée, par des questions de temps à disposition, à être extrêmement synthétique sur une thématique qui m'a profondément touché tout au long de mon travail.

J'y tiendrais en conclusion à souhaiter que les bases, bien que fragiles, que j'ai posées avec mon travail de stage puissent représenter un premier pas pour une action structurée dans ce domaine, qui non seulement touche une partie de la population qui est particulièrement fragile mais qui s'est révélé extrêmement intéressant et pleine de ressources.

En effet les études sur les dimensions symboliques et socio anthropologiques de la migration de retour, et en particulier de celle féminine, à niveau local, et donc sur les effets sur les modes de vie, sur l'éducation, sur le système des valeurs, l'imaginaire et les représentations collectives dans le pays d'origine, ont été très peu.

Cet étude, quoi que circonscrit à un nombre pas élevé de femmes, a permis de relever quelque donné significative, que pourra ensuite représenter un point de départ pour une étude systématique et approfondi, utile à la conception d'un projet de développement visant au soutien des femmes de retour.

Réunions avec les bénéficiaires

Le travail mené à Khouribga avec les bénéficiaires hommes du programme *ALBAMAR* a donné aussi des résultats positifs.

Les trois réunions organisées dans le centre *AFVIC* se sont déroulées dans la continuité du travail mené auparavant par l'ancienne stagiaire, même si le group de participants sélectionnés a changé.

Le but de ces réunions était de faire ressortir des bénéficiaires leurs impressions, leurs idées, leurs sentiments sur le parcours de retour qui a suivi l'expérience migratoire.

Les arguments traités ont été « le retour », « l'expérience italienne » (tous les participants ont émigrés en Italie) et « le refoulement » (tous les participants étaient des refoulés).

J'ai pu constater dans ces trois rendez-vous une vive participation aux thèmes traités et cela a été confirmé par le fait que, après mon intervention pour introduire la thématique générale, les bénéficiaires ont désiré continuer le discours pas seulement avec moi, mais surtout entre eux.

J'estime donc que ce genre d'activités devraient être implémentées, d'un coté pour donner une ligne orienté aussi vers l'insertion sociale au projet, et de l'autre pour donner la possibilité aux bénéficiaires de pouvoir re-élaborer d'une façon positive leur retour.

BIBLIOGRAPHIE

Textes

- **Caritas/IDOS**, « *Migrazioni di ritorno : il caso italiano* », **2007**
- **D. Kubat**, « *The policies of return. International return migrations in Europe* », **CSER, 1984**
- **M. De Bernart, L. Di Pietrogiacomo, L. Michelini**, « *Migrazioni femminili, famiglia e reti sociali tra l'Italia e il Marocco* », **L'Harmattan Italia, 1995**

Articles et rapports de recherche

- **A. Aceto**, « *Il rientro dell'immigrato albanese. Analisi empirica condotta sugli immigrati albanesi rientrati in patria* », **IPSIA/ACLI, 2007**
- **M. Arlais**, « *Identification des besoins psychologiques et sociaux des migrants dans le cadre du projet Albamar à Khouribga* » **rapport final de stage pour COOPI, 2007**
- **JP. Cassarino**, « *The UE return policy : premises et implications* », **MIREM RSCAS/EUI, 2006**
- **JP. Cassarino**, « *Theorizing returning migration : the conceptual approach to return migrants revisited* », **international journal on multicultural societies, 6, n°2, Unesco, Paris**
- **CERED**, « *La réinsertion des migrants de retour au Maroc. Analyse des résultats de l'enquête sur la migration de retour des marocains résidents à l'étranger de 2003-2004* », **2004**
- **CERED/CERFE**, « *Migrations de retour: ressources pour le développement* », rapport commissionné par l'OIM, l'Haut Commissariat au Plan du Royaume du Maroc et le Ministère Italien des Affaires Étrangères, **juillet 2007**
- **L. Coslovi, F. Piperno**, « *Rimpatrio forzato e poi? Analisi dell'impatto delle espulsioni di differenti categorie di migranti: un confronto tra Albania, Marocco e Nigeria* », rapporto finale di ricerca prodotto nell'ambito del progetto "ALNIMA" (2002/HLWG/26), **CESPI, 2005**
- **F. Gasparetti**, « *Radio Khouribga migration: the creation and role of a community radio within the framework of migration in Morocco* », **tesi di master in Cooperazione e Sviluppo, Università di Pavia, 2007**
- **M. Lahlou**, « *Migrations de retour au Maroc. Une approche socio-économique et institutionnelle* », **MIREM RSCA/EUI, 2006**
- **R. Liuti**, « *Marocco Migrante* », **Volontari per lo Sviluppo, avril 2007.**

Sites Web

- www.albamar.it
- www.mirem.eu
- www.50rdh.ma
- www.coopi.org
- <http://migcom.org>

ANNEXES

Questionnaire

Introduction

- Age/date de naissance

- Lieu de naissance (ville, région)

- Nationalité

- Milieu de naissance
 - Rural
 - Urbain

Situation avant le départ

-Formation avant le départ

- Quel était votre niveau d'instruction avant votre départ ?
 - Sans instruction
 - Préscolaire
 - Primaire
 - Secondaire
 - Supérieur

- Quelles langues parlez-vous avant votre départ ?
 - Darija
 - Tamazight
 - Arabe classique
 - Français
 - Italien
 - Anglais
 - Espagnol
 - Autre

- Possédez-vous des diplômes ? Aviez-vous fréquenté de cours de formation ?

.....
.....

-Situation professionnelle/financière

- Est-ce que vous travaillez avant votre départ ?

.....

- Si oui, quelle profession exercez-vous ?

- Salariée durée déterminé
- Salariée durée indéterminée
- Contrat saisonnier
- Étudiante
- Travailleuse autonome
- Travailleuse dans une coopérative
- Femme de ménage
- Femme au foyer
- Active au chômage
- Retraitée
- Autre

- Quelle était votre situation financière ?

- Très bonne
- Bonne
- Moyenne
- Mauvaise
- Très mauvaise

- Quel type de logement occupez-vous ?

- Villa
- Appartement
- Maison traditionnelle
- Maison rurale
- Habitat précaire

-situation familiale

- Quelle était votre situation familiale avant le départ ?

- Mariée
- Fiancée
- Célibataire
- Divorcée
- Veuve

- Avez-vous des enfants ? si oui, combien ?

.....

- Combien de personnes habitent dans le même foyer que vous ?

.....

- Combien de membres de la famille sont à votre charge ?

.....

Départ à l'étranger

-parcours migratoire

- Quelles ont été les principales raisons pour lesquelles vous êtes partie à l'étranger ?

- Amélioration des conditions de vie
- Pour rejoindre un conjoint
- Pour rejoindre la famille
- Pour étudier
- Pour chercher un emploi
- Pour aider ma famille au Maroc
- Autre
- Aucune raison en particulier

- Avant le départ vous pensiez rester à l'étranger

- De façon provisoire
- De façon permanente
- Ne sait pas

- Quelle est la date de votre séjour/premier séjour à l'étranger ?

.....

- Combien de fois êtes vous partie à l'étranger ?

.....

- Dans quels pays aviez vous séjourné ?

.....

- Quel est le pays dans lequel vous vous êtes arrêtée le plus longtemps ?

.....

- Comment êtes-vous arrivée à l'étranger ?

- En avion
- En bateau
- En voiture
- En bus/train
- Autre

- Dans quelles conditions vous êtes arrivée à l'étranger ?

- Avec des documents officiels
- Avec de faux documents
- Avec mariage blanc
- Sans documents

- Si avec des documents officiels, de quel type ?

- Visa pour travail
- Visa pour études
- Regroupement familial
- Visa touristique

- Votre famille vous a aidé /soutenu dans votre départ ?

.....
.....
.....

- Êtes-vous parti seule dans votre voyage ?

.....

- Si vous aviez répondu non, avec qui vous êtes partie ?

- Avec mon mari
- Avec mon fiancée
- Avec ma famille
- Avec mes enfants (mineurs/adultes)
- Avec des amis
- Autre

- Est-ce qu'il avait déjà quelqu'un des vos parents/amis à vous attendre dans le pays d'accueil ? si oui, qui ?

.....

- Est-ce qu'ils vous ont aidée à :
 - trouver un travail
 - trouver un logement
 - Financièrement
 - À obtenir les documents nécessaires
 - Autre

-liens avec la société d'accueil

- Comment ont été les rapports avec la société d'accueil ?
 - Très bons
 - Assez bons
 - J'ai eu quelque problème
 - J'ai eu beaucoup des problèmes

- Avez-vous eu des contacts et des relations amicales pendant votre séjour ? Si oui, avec qui ?
 - D'autres marocains
 - D'autres maghrébins
 - D'autres immigrés
 - Des gens originaires du pays d'accueil

- comment aviez vous connu ces personnes ?
 - Sur le lieu de travail
 - Dans votre quartier/voisinage
 - Par le biais de vos enfants
 - Autre

- Avec quelle fréquence fréquentez-vous ces personnes ?
 - Tous les jours
 - Une fois par semaine
 - Une fois par mois
 - De manière irrégulière

- Avez-vous eu des difficultés dans le pays d'accueil ?
 - Accès au logement
 - Difficulté d'intégration
 - discrimination/racisme
 - Pas d'emplois/ pas régulier
 - Difficultés administratives/bureaucratiques

-situation familiale

- Votre état matrimonial a-t-il changé lorsque vous étiez à l'étranger ?
 - Je me suis mariée
 - J'ai divorcée
 - Je suis devenue veuve
 - Non, il n'a pas changé

- Est-ce que vous avez eu des enfants lorsque vous étiez à l'étranger ? combien ?

.....

- Avec qui vous avez habité pendant votre séjour à l'étranger ?
 - Époux
 - Fiancé
 - Enfants
 - Famille
 - Amis
 - Seule

-situation économique

- Avez-vous travaillé lorsque vous étiez à l'étranger ?

.....

- Si oui, a-t-il été difficile pour vous de trouver ce travail ?

.....
.....

- Quel type de profession avez-vous exercé ?
 - Salariée durée déterminé
 - Salariée durée indéterminée
 - Contrat saisonnier
 - Étudiante
 - Travailleuse autonome
 - Travailleuse en noir
 - Femme de ménage
 - Femme au foyer
 - Autre

- Combien de personnes étaient à votre charge ?

.....

- Votre situation financière c'est-elle améliorée en vivant à l'étranger ?

.....

-Liens avec le pays d'origine

- Est-ce vous arriviez à envoyer de l'argent à votre famille au Maroc ?

.....

- Si oui, combien par an ?

.....

- Pour quelle utilité ?

- Aider la famille
- Scolarisation des enfants
- Achat de maison/appartement
- Investissement
- Autre

- Vous avez gardé les contacts avec la famille et les amis au Maroc pendant votre séjour à l'étranger (téléphone, lettres, internet) ?

.....

- Êtes-vous revenue au Maroc pour des séjours de courte durée ?

.....

Retour

-parcours de retour

- De quelle nature a été votre retour ?

- Volontaire
- Forcé/imposé par les circonstances

- Quelle est la date de votre retour ?

.....

- En total combien de temps aviez-vous passé à l'étranger ?

.....

- Combien d'années se sont écoulées depuis votre retour ?

.....

- Quelles sont les principales motivations qui vous ont fait décider de rentrer ?

- Précarité du travail/situation économique
- Problèmes familiaux au pays d'origine
- Problèmes familiaux au pays d'immigration
- Problèmes de santé
- bénéficié des aides aux retours
- Problèmes d'intégration dans le pays d'accueil
- Nostalgie de mon pays
- Fin des études
- Contexte social défavorable

- Spécifier, si possible

.....

.....

- Êtes vous rentrée seule ? si non, avec qui vous êtes rentrée ?

- Époux
- Enfants
- Famille
- Amis
- Autre

-situation familiale

- Votre situation matrimoniale a-t-elle changé depuis que vous êtes rentrée ?

- Non
- Je me suis mariée
- J'ai divorcé
- Je suis devenue veuve

- Avez-vous laissé quelqu'un dans le pays d'accueil ?

- Époux
- Enfants
- Famille

- Avec qui habitez-vous maintenant ?
 - Époux
 - Enfants
 - Parents/famille
 - Seule

- Quelle était la réaction de vos proches lorsque vous étiez revenue au Maroc ?
 - Ils étaient heureux de me revoir et ils m'ont soutenue
 - Ils se souciaient de ma situation familiale/financière
 - Ils se souciaient de la situation financière de la famille
 - Pas de réactions

-situation financière

- Travaillez-vous maintenant ? si oui, quelle est votre profession ?
 - Salariée durée déterminé
 - Salariée durée indéterminée
 - Contrat saisonnier
 - Étudiante
 - Travailleuse autonome
 - Travailleuse dans une coopérative
 - Femme de ménage
 - Femme au foyer
 - Active au chômage
 - Retraitée
 - Autre

- Votre situation financière a-t-elle changé depuis que vous êtes rentrée ?

.....

- Combien de membres de votre famille sont maintenant à votre charge ?

.....

-Perspectives

- Envisagez-vous de repartir ? si oui dans combien de temps ?

.....

- Comptez vous vous établir de manière définitive au Maroc ?si oui, que-ce que envisagez vous de faire ?
 - Travailler/chercher un travail
 - Monter mon propre commerce/petit entreprise
 - Me marier
 - Avoir des enfants
 - Autre

- Comment, à votre avis, l'expérience à l'étranger a changé votre vie ?

.....

.....

.....

- Est-ce que vous avez remarqué des changements dans votre vie sociale au Maroc ?

.....

.....

.....

- En général, apercevez vous cette expérience comme positive ou négative ?

.....

.....

.....

- Quels sont les soucis majeurs que vous aviez rencontrés depuis votre retour ?

.....

.....

.....

.....

.....

- Comment envisagez vous les années à venir ? Quels sont vos souhaites ?

.....

.....

.....

.....

- Raja, Beni Mellal

Raja est partie en Italie en 2000, suite à son divorce, pour pouvoir garantir un niveau de vie meilleur à sa petite fille de trois ans.

Ella a pris la décision de partir autonomement, du moment que ses parents étaient déjà morts et elle était seule.

Comme documents d'identité elle va utiliser les papiers d'une autre fille de Beni Mellal qui lui rassemble beaucoup.

Avec ces faux papiers, elle part en bateau à travers l'Espagne, puis la France pour enfin arriver à Milan, où elle connaît déjà une copine qui y habite.

Sa copine l'aide à trouver un logement, elles habitent ensemble dans le même appartement, et à décrocher un travail au noir dans un bar. Avec ce travail sa situation financière s'est nettement améliorée, et elle peut maintenant soutenir toutes les dépenses pour sa fille restée au Maroc.

Elle arrive à cotiser en deux ans 14.000 euro, avec lesquels elle construira ensuite sa maison au Maroc.

Toutefois elle n'arrête pas de penser à sa fille restée au pays et, au bout de deux ans, en 2002, elle décide de rentrer.

Depuis qu'elle est rentrée son niveau de vie par rapport à avant s'est amélioré, car elle a sa propre maison. Ella a suivi un stage de coiffure avec l'AFVIC, même si elle ne songe pas à s'installer de manière définitive au Maroc, mais elle pense un jour repartir en Italie avec sa fille et, cette fois, des papiers réguliers.

- Sabira, Beni Mellal

En 1966 les parents de Sabira déménagent en France où elle naît en 1974.

Après avoir grandi et avoir été scolarisée là bas son père décide qu'il veut rentrer au Maroc, contre l'avis des ses familiers (ni sa femme ni aucun de ses enfants voulait rentrer).

Sabira arrive au Maroc en 1984, qu'elle a neuf ans et demi, elle parle très peu le darija et elle ne sait ni lire ni écrire l'arabe classique.

Après deux ans au Maroc ses parents meurent et c'est sa sœur aînée qui va s'occuper d'elle et de ses deux frères restés au Maroc (elle a un autre frère et une autre sœur qui sont repartis en France). Son niveau de vie depuis qu'elle est rentrée au Maroc s'est beaucoup dégradé, elle ne travaille pas et elle vit dans un petit appartement avec ses deux frères et sa soeur.

Elle a suivi un stage de couture avec l'AFVIC, mais elle songe toujours à rejoindre le reste de sa famille en France, elle attend seulement de récupérer l'argent nécessaire au voyage.

¹⁶ Afin de préserver la privacy des femmes interviewées j'ai jugé convenable ne pas citer ici leurs noms de famille.

- Zohra, Beni Mellal

Zora est la sœur aînée de Sabira. Elle est partie en France pour regroupement familial quand elle a six ans, en 1966. Elle a été scolarisée en France, jusqu'à obtenir un diplôme cpe en couture : elle pensait donc rester en France pour toujours.

Mais ses parents décident en 1984 de rentrer et, suite à leur décès peu après, elle se retrouve à vingt-quatre ans à devoir s'occuper de ses six frères.

Depuis qu'elle est rentrée son niveau de vie s'est beaucoup empiré, elle vit maintenant dans un appartement avec sa sœur et ses deux frères qui sont au chômage.

Le problème principal du retour réside pour Zora dans la situation économique, elle souhaiterait retourner en France mais elle n'a pas les moyens pour s'y rendre.

En ce qui concerne la réinsertion au niveau sociale elle ne se plaint pas, il n'a pas été difficile pour elle de se réintégrer avec la population local et trouver des amis, même si penser à satisfaire tous les besoins de sa famille ne lui laisse pas beaucoup de temps pour penser à elle-même et pour fréquenter ses copines.

- Hafsia, Beni Mellal

Hafsia arrive en Italie en 1993, quand elle a deux ans, pour regroupement familial.

Elle grandit à Faenza, en Emilia Romagna, et elle est scolarisée là bas.

En 2005 son père décide qu'il s'ennui du Maroc et qu'il veut rentrer pour y monter son propre commerce. Il part donc à Beni Mellal, en amenant avec soi sa femme et ses deux fils, et en laissant Hafsia et sa sœur à Faenza, car elles souhaitent terminer là bas leurs études.

Mais après un an, dès qu'elle a quinze ans, son père décide qu'il est temps pour Hafsa d'apprendre la culture du pays d'origine et il la fait rentrer au Maroc, en l'obligeant à quitter l'école, les amis, et toute sa vie en Italie.

Dès qu'elle arrive elle se trouve vite confrontée à beaucoup de problèmes : une culture qu'elle ne connaît pas beaucoup et qui est si lointaine de celle dont elle était habituée en Italie, mais surtout le fait qu'elle ne parle que très peu le darija (elle le parlait avec ses parents mais pas avec ses frères, avec qui elle préférait parler en italien) et qu'elle ne sait ni lire ni écrire l'arabe classique.

Elle est alors obligée de terminer ses études, car elle ne trouve pas d'écoles prêtes à l'accepter.

Elle va ainsi travailler dans l'épicerie que son père a ouvert avec l'argent cotisé en Italie et elle s'occupe à temps plein de sa famille, du moment que sa mère est retournée à Faenza.

Elle pense beaucoup à l'Italie, elle reste tous les jours en contact avec ses amis via MSN et sûrement, dit-elle, elle va y retourner avant d'avoir fait ses dix-huit ans, car elle doit régler ses papiers et elle souhaite terminer ses études.

- Rahma, Ghizlane et Siham, Fkih Ben Saleh

Dans 1969 M. Cherki part pour la France à la recherche d'un travail. On est dans la période des grandes embauches de main d'œuvre ouvrière étrangère, et il décroche facilement un travail chez Peugeot à Montbéliard.

Il se marie d'abord avec une femme française, avec laquelle il aura deux enfants. Suite à son divorce il décide de se remarier avec une fille de son pays, Rahma.

En 1984 Rahma, âgée de seize ans, le rejoint en France, avec un visa de regroupement familial, où elle reste comme femme au foyer.

Elle tombe enceinte tout de suite de leur premier enfant, une petite fille, qu'ils appellent Shiam et, un an et demi après, de leur deuxième, Ghizlane.

Tout se passait donc très bien, car avec un salaire d'ouvrier ils arrivaient à vivre correctement en France et aussi à envoyer de l'argent au Maroc pour aider la famille et à cotiser quelque chose pour les années à venir.

Mais en 1986, quelque mois après la naissance de Ghizlane, sur la vague de licenciements massifs causés par la crise économique des années quatre-vingt, Cherki se retrouve au chômage.

Avec deux petites filles de deux ans et six mois, il décide donc qu'il ne peut pas se permettre de rester en France sans un poste fixe et il prépare leur retour au Maroc.

Dès sa rentrée il ne reste pas les bras croisés, pendant son séjour en Europe il est arrivé à mettre une petite somme d'argent de côté, et il l'investi d'abord dans un petit commerce de pièces détachés pour vélos et mobylettes et ensuite une petite librairie.

Mais ces projets ne marchent pas, car selon M. Cherki « *les gens ici n'ont pas la bonne mentalité pour ce genre d'affaires* » et finalement il décide de prendre sa retraite.

Depuis qu'ils sont rentrés Shiam et Ghizlane ont beaucoup grandi, l'une a 22 et l'autre 20 ans.

Shiam est fiancée et va se marier l'année prochaine. Son mari est maintenant à Barcelone, en Espagne et elle souhaiterait le rejoindre une fois mariés. Pour le moment elle vit avec sa famille et elle espère avoir la permission de son fiancé pour faire un stage de couture à travers l'AFVIC, afin aider sa mère, qui on a déjà fait un et qui maintenant pense à profiter du programme de micro crédit pour s'acheter une machine à coudre pour entreprendre un petit commerce.

En effet le changement principale de cette famille a été au niveau économique et de qualité de vie : si on France ils pouvaient s'assurer un niveau de vie plus que convenable et même envoyer de l'argent à la famille, depuis qu'ils sont rentrés leurs conditions on beaucoup changés et comme Rahma m'a dit « *ici on ne vit pas, on essaie de survivre* ».

Tous songent à retourner en Europe, même Ghizlane et Shiam, qui pourtant étaient très jeunes quand elles sont rentrées au Maroc, et elles n'ont pas beaucoup de souvenirs.

Ils ont fait demande de visa deux fois mais il leur a été toujours refusé sans la moindre explication.

- Rquia, Fkih Ben Saleh

Rquia a aujourd'hui dix-sept ans et elle vit à Fkih Ben Saleh depuis qu'elle en a un.

Sa mère se marie en 1988 et elle rejoint son mari qui travaille en France dans la banlieue parisienne, à Mantes-la-Jolie.

Lors d'un séjour au Maroc pendant les vacances d'été en 1991 le père de Rquia décide de laisser son épouse et sa petite fille au pays, en rentrant en France tout seul et en amenant avec lui tous leurs papiers.

Après le divorce il s'est remarié avec une femme marocaine et il continue à vivre à Paris.

Toutefois il ne veut pas que Rquia et sa mère puissent retourner en Europe, car il se soucie de devoir les maintenir une fois en France, même si ce qu'elles désirent le plus.

- Soumia, Oued Zem

En 1993 âgée de 21 ans Soumia décide de partir en Italie pour rejoindre son mari, qui travaille à Aosta.

Elle ne peut pas bénéficier de visa pour regroupement familial car son mari est irrégulier, mais elle part quand même sans papiers, contre l'avis de sa famille, surtout de son père qui s'oppose à ce départ de toutes ses forces.

Une fois en Italie elle arrive très vite à faire des connaissances avec d'autres marocains et des italiens, qui l'aident à trouver un travail. Elle travail au noir dans un hôtel aux étages, ensuite, comme elle apprend très vite la langue, elle est embauchée comme barman dans un café.

En 1993 elle reste enceinte d'une petite fille mais c'est dans la même période que des problèmes avec son mari commencent, jusqu'à quand, en 1994, ils décident de rentrer au Maroc pour régler des questions entre les deux familles.

Elle retourne à habiter avec ses parents, qui se font des plus en plus de soucis, car non seulement elle est rentrée d'Europe mais maintenant ils doivent s'en charger aussi de leur petite fille.

Elle divorce avec son mari en 1998, et depuis elle habite seule dans la maison de ses parents. Depuis qu'elle est rentrée elle est au chômage, car elle n'a pas réussi à trouver un travail, c'est donc son père qui s'occupe de sa fille.

Maintenant elle est arrivée à obtenir un visa pour l'Espagne, où se trouvent déjà des amis à elle, et elle partira dans un mois avec sa fille pour tenter une nouvelle chance.

- Khadija, Oued Zem

Khadija représente un cas particulier dans l'ensemble des migrantes marocaines en Europe.

Agée aujourd'hui de 42 ans elle menait une vie plus que confortable à Oued Zem. Elle travaillait comme fonctionnaire administrative, elle avait une très belle maison et deux enfants.

En 2004 elle se met en disponibilité prolongé et elle part en Espagne, à Alicante, pour rejoindre son mari, même s'elle n'aime pas du tout l'idée d'aller en Europe car elle aime son travail, sa maison, et en générale sa vie au Maroc.

Son mari travail dans un petit village dans la province d'Alicante et Khadija, habituée à travailler, à du mal à s'intégrer.

Elle trouve que les habitants du village sont très froids et racistes, et qu'ils traitent les marocains comme de chiens. Elle n'arrive pas à faire de connaissances parmi les espagnoles, car, soutiens elle, ils évitent les étrangers.

De plus, comme elle a cessé de travailler, la situation économique de la famille s'empire.

Au but de deux ans, en 2006, elle arrive plus à tenir et convainque son mari à retourner au Maroc.

Heureusement sa période de mise en disponibilité au travail n'est pas encore terminée et elle peut reprendre son travail. Elle habite maintenant dans sa maison avec ses deux filles, tandis que son mari est retourné en Espagne pour travailler.

Elle est très heureuse d'être rentrée au Maroc, car elle n'a pas de bon souvenir de l'Europe, même s'elle était contente d'avoir eu la possibilité de faire une nouvelle expérience, de visiter un autre pays et de connaître une nouvelle culture.

- Souad, Oued Zem

Souad part en 2000, âgée de 19 ans, en Italie, avec un visa de regroupement familiale, pour rejoindre son mari qui travail à Vercelli.

Depuis son arrivée elle n'a pas de rapports avec l'extérieur, elle reste à la maison, et elle n'a pas la possibilité de côtoyer des italiens ni des gens de son pays. Après un an elle tombe enceinte et au même temps elle commence à avoir de problèmes avec son mari.

Dans l'été 2003, comme d'habitude, ils rentrent pour les vacances au Maroc, mais le jour du retour en Italie son mari lui vole tous ses papiers : carte nationale, passeport et permis de séjour, et il rentre à Vercelli, en laissant Souad à Oued Zem avec sa petite fille.

Elle revient habiter chez sa famille, qui est d'ailleurs très contente de la revoir, et divorce peu après.

Depuis son mari s'est remarié avec une fille italienne, qui s'est rendue en visite à Oued Zem, et il refuse de rendre à Souad ses documents, pour peur de la revoir un jour en Italie avec des revendications pour leur petite fille. Sa seule façon de s'occuper d'elle est d'ailleurs d'envoyer 500 dirhams par mois.

Elle souhaiterait repartir un jour en Europe pour pouvoir assurer à sa fille un futur paisible, pour l'instant elle reste avec sa famille que depuis ce qui s'est passé s'occupe beaucoup d'elle et de la petite.

- Saida, Oued Zem

Saida a aujourd'hui 24 ans. Elle part en Italie en 2005 pour suivre son mari, après avoir vécu avec sa famille pour deux ans. Elle arrive à Tirano avec la sœur de son mari mais elle n'arrive pas à construire des véritable contacts avec d'autre gens, soit ils d'autres marocains ou des italiens, car est reste reléguée dans les murs domestiques, sans pouvoir entretenir d'autres relations en dehors de la famille.

Dès qu'elle tombe enceinte en 2006 les choses entre elle et son mari se dégradent, jusqu'au jour où elle fait retour au Maroc pour les vacances d'été et sa belle sœur repart en Italie en lui volant tous ses papiers.

Elle vit aujourd'hui avec sa famille et son petit enfant, et elle est en procès avec la famille de son mari pour pouvoir récupérer son passeport, même s'elle n'a pas divorcé depuis.

Ces évènements l'ont beaucoup bouleversée, mais elle arrive quand même à garder un bon souvenir de son séjour en Italie, que lui a donné la possibilité de découvrir un autre pays et une autre façon de vivre.

- Majida, Oued Zem

Madija décide de partir pour l'Espagne après avoir terminé ses études en gestion d'entreprise. Elle désire à tout prix de s'en aller en Europe, pour améliorer son niveau de vie, et elle entreprend son voyage même contre la volonté de son père qui s'y oppose fermement.

Elle part sans documents valides en s'embarquant sur une patera au départ de Tanger. Elle arrive en Espagne sans trop de problèmes et elle est attendue là bas par une cousine, qui est déjà installée depuis quelque temps, et qui l'aide au niveau du logement et à trouver un emploi.

Elle travaille au noir comme femme de ménage et son niveau économique arrive vite à s'améliorer, au point qu'elle arrive aussi à cotiser quelque chose et à envoyer 500 euro par mois à sa famille restée au Maroc.

Mais soudain les relations avec sa colocataire se dégradent jusqu'au point que un jour elle appelle la police, qui, après avoir contrôlé leur documents, les rapatrie vite fait au Maroc.

Cet événement a profondément marqué l'esprit de Majida, qui depuis son retour souffre de problèmes de santé et psychologiques, aggravé du fait que sa réinsertion au niveau sociale et familiale n'a pas été facile.

- Fatiha, Oued Zem

Fatiha habite à Smaala, un petit village dans la campagne de Oued Zem. Sa famille est très pauvre et ils n'arrivaient pas à s'en sortir en étant à huit dans la maison. Son père était déjà parti à Torino, pour chercher d'améliorer les conditions économiques de ses proches.

Après avoir bien réfléchi toute la famille se décide pour faire partir Fatiha, en espérant qu'elle puisse vite trouver un travail et envoyer l'argent nécessaire à la survie quotidienne. Ils épargnent au maximum et ils se cotisent tous pour ramasser l'argent nécessaire à son voyage.

Elle arrive à Turin en 2000, où elle retrouve son père avec lequel elle s'installe et qui l'aide à trouver un travail comme aide à domicile auprès des personnes âgées. Sa situation économique va très vite s'améliorant, ainsi que celle de sa famille, au quelle elle arrive à envoyer 100 euros par mois, qui leur permettent de mener une vie convenable.

Mais après deux ans elle tombe sur un control de documents et elle vient tout de suite envoyée au CPT de Turin, où elle reste pour une semaine, avec la sensation d'être en prison.

Depuis qu'elle est rentrée à Smaala, elle vie dans la détresse, car sa famille est retombée dans la pauvreté et elle en veut pour avoir été refoulée, car ils avaient tout misé sur elle.

Aujourd'hui elle pense seulement à repartir, car elle a besoin d'argent et au Maroc elle n'arrive pas à trouver de travail.

- Naoual, Beni Mellal

Naoual a 21 ans quand elle décide de partir de Beni Mellal avec son fiancé, afin d'améliorer un peu les conditions de vie de sa famille.

Ils partent en 1999 en voiture, tous les deux démunis de papiers valides, à destination de Milan.

Dès leurs arrivée son copain arrive tout de suite à décrocher un travail, tandis qu'elle, après avoir essayé de faire une demande pour un contrat de formation travail tombé dans le vide à cause de son manque de papiers, reste confiné dans les quatre murs domestiques.

Cette situation ne l'aide pas beaucoup à s'intégrer et se sentir à l'aise dans ce nouveau pays.

Elle ne parle pas un mot d'italien et elle n'arrive à connaître personne, elle reste ainsi seule au foyer pendant six mois.

Toutefois, grâce au travail de son copain sa situation économique s'améliore beaucoup, et elle préfère nettement rester en Italie, dans ces conditions de précarité sociale mais pas financière.

Mais ce ne peut pas durer longtemps et elle commence à avoir des problèmes avec son copain, avec lequel elle se dispute de plus en plus.

Un jour leurs disputes débordent et les voisins sont poussés à appeler la police pour les cris qui proviennent de leur appartement.

Quand la patrouille arrive le copain de Naoual, de plus en plus énervé contre elle, prend tous ses affaires et la jette dehors.

Elle est alors repérée par la police et renvoyée tout de suite au Maroc.

Depuis qu'elle est rentrée sa famille ne cesse pas de lui reprocher sa faillite et le fait que leur situation économique est retombée dans la détresse.

Elle a décidée alors que le seul objectif dans sa vie était de ressayer à retourner en Europe. Elle y est arrivée aujourd'hui, après sept ans de son retour, avec un mariage blanc organisé avec le frère de son beau frère, qui l'amènera en Espagne dans un mois.

- Fatima, Fkih Ben Saleh

Fatima est partie pour la France en 1989, âgée de 21 ans, avec un visa de regroupement familiale, pour pouvoir rejoindre son mari qui travaillait à Mantes-la Jolie.

Depuis son arrivée elle reste au foyer, elle n'a pas d'occasions pour apprendre le français et n'arrive avoir des liens avec la population locale, mais elle ne souffre pas de problèmes d'intégration, car l'immeuble qu'elle occupe avec son époux est entièrement habité par d'autres familles marocaines, avec lesquelles elle construit des rapports d'amitié et elle peut partager les difficultés liées à l'adaptation dans un nouveau pays et une nouvelle culture.

Pendant cinq ans sa vie se déroule tranquillement, la situation économique de sa famille s'améliore nettement et elle reste enceinte deux fois, d'un garçon en premier en 1989 et d'une fille un an plus tard.

Mais en 1994, lors d'un habituel retour au Maroc pour les vacances d'été avec la famille, son mari rentre tout seul en France, après avoir pris avec soi les papiers de Fatima et de ses enfants.

C'est le début pour elle de la détresse et du désespoir : toute seule, avec deux enfants, elle revient habiter avec ses parents, qui pourtant ont du mal à se faire charge des trois autres personnes et lui reprochent la faillite de son mariage.

Aujourd'hui elle vit à Fkih Ben Saleh avec ses enfants, désormais âgées de 18 et 17 ans, dans une petite maison de propriété de sa sœur qui vit en France.

Son mari a obtenu le divorce et s'est remarié en France avec une autre femme marocaine, avec laquelle il a eu un enfant. Il ne veut plus rien savoir de son ex épouse et de ses enfants, et il garde avec soi leurs papiers pour être dans la certitude qu'ils ne vont pas revenir en Europe.

- Mina G., 42 ans, Khouribga

Mina est partie en Italie en 1991, à la suite de son mari, qui travaillait à Turin dans la construction des bâtiments.

Agée de 25 ans elle arrive enceinte de 11 mois. Elle accouchera en décembre 1991 Imane, qui naît avec une intolérance au lactose et au produits laitiers. Elle est donc placée sous contrôle constant du pédiatre et sous cure médicale.

Toutefois la vie en Italie s'écoule paisiblement, car le mari de Mina gagne assez bien, ce qui leur permet un niveau de vie convenable. Ils s'intègrent très bien dans le voisinage et ils entretiennent beaucoup des relations amicales avec d'autres immigrants et des italiens du quartier.

Mais un jour un collègue du mari de Mina sonne à la porte et laisse une dose de 4 grammes de cocaïne pure à la maison. Mina ne comprends pas exactement de quoi il s'agit, et le place sur une étagère à la cuisine. Soudain, peu après, la police arrive, probablement prévenue par quelqu'un, et place sous arrestation le mari de Mina. Au procès il est condamné à 5 mois de prison ferme. Pendant ce temps Mina reste seule à la maison, sans un travail et avec la petit Imane qui nécessite de cures médicales constantes. Elle est soutenue par les voisins, qui s'occupent d'elle et ne la laissent jamais seule et par une sœur, qui lui fait parvenir tous les médicaments nécessaires à la cure d'Imane.

Une fois son mari sorti de prison toute la famille est refoulée au Maroc. Ils se rendent alors en France, chez un frère du mari de Mina, afin de ramasser l'argent nécessaire au voyage de retour. Ils y passent 5 mois et puis, au Janvier 1994, font retour à Khouribga.

Depuis ils ont eu 5 autres enfants, âgés de 2 à 9 ans. Le mari de Mina ne travaille pas, à cause du chômage endémique de la région, il a essayé de migrer encore une fois peu après son retour, mais après avoir passé deux mois en Lybie il a fait retour à la maison. Aujourd'hui c'est Mina qui se charge du maintien de la famille : elle travaille quelque fois comme femme de ménage et elle cuit de biscuits à la maison pour les revendre, même si ça n'est pas suffisant pour une famille de 8 personnes.

- Imane, 50 ans, Khouribga

Imane part en France en 1980, à la suite de son mari. Elle y reste 12 ans, pendant lesquels elle aura un enfant, de nationalité française, âgé aujourd'hui de 26 ans.

Les années à l'étranger passent très bien, si ce n'était pour l'agressivité et la tendance à boire de son époux. Imane se charge aussi du maintien de 3 fils du mariage précédent du mari, qui sont allés habiter avec eux.

Mais en 1992 son époux décide de la ramener au Maroc, avec son fils, et de repartir en amenant avec soi les papiers nécessaires à expatrier : passeport, carte nationale et permis de séjour.

Le fils d'Imane, âgé à l'époque de 12 ans, reste avec sa mère un an et puis rentre à habiter en France avec son père. Imane, restée seule, ira vivre avec sa sœur et son frère.

Son fils ne l'appelle aujourd'hui que de temps en temps, il rentre au Maroc pour les vacances une fois par an et la dernière fois lui a rendu visite avec sa petite fille de un an.

Mais il s'oppose à demander un regroupement familial avec sa mère. Seulement sa fille adoptive se maintient en contact avec elle en lui téléphonant régulièrement et en faisant tout son possible pour essayer de régler les papiers nécessaires à son retour en France.

- Smahane, 27 ans, Khouribga

Smahane se marie à 21 ans avec Mostapha, âgé de 38 ans et au troisième mariage, qui travaille à Teramo comme ouvrier depuis quelques années.

Elle arrive en Italie en 2005, avec ses deux filles, Imane, malade d'anémie, et Chaima, âgées de trois et quatre ans.

Mais elle a du mal à s'intégrer dans le nouveau pays, car son époux, très jaloux, l'oblige à rester enfermée à la maison et ne sortir que pour faire les courses. Toutefois elle arrive quand même à tresser des bonnes relations de voisinage, avec des italiens et d'autres immigrants.

À l'occasion de la fête du Al Adha, en janvier 2006, Mostapha décide de rentrer avec toute la famille pour passer un peu de temps au Maroc. Il repart ensuite tout seul, en abandonnant Smahane et ses filles à Khouribga et en leur volant tous les papiers nécessaires à expatrier.

Depuis il a demandé le divorce et il s'est remarié pour la quatrième fois, en laissant ses filles à leur destin, sans leur envoyer le moindre d'argent pour le maintenir.

Smahane, orpheline de père depuis son enfance, vit aujourd'hui avec sa mère, sa cousine et son frère de dix-huit ans, malade d'angine. Elle n'arrive pas à trouver un travail, même pas comme femme de ménage, elle vit donc avec l'argent du travail de sa mère, qui doit suffire aux besoins de toute la famille.

- Mina et Najat, 45 ans, Khouribga

Mina, célibataire, décide de tenter la chance en 2001, en payant 80.000 dhm à un passeur afin de se faire amener en Espagne.

Elle part avec sa copine de village, Najat, animée par l'espoir d'atteindre un niveau de vie plus convenable au delà de la Méditerranée.

Elles quittent Khouribga avec 36 autres personnes, elles s'arrêtent un mois à Tanger, en attendant le bon moment pour sortir en mer. Elles s'embarquent enfin sur un Zodiac et elles atteignent les côtes espagnoles après une traversée difficile.

Une fois débarquées elles sont contraintes d'attendre dans la forêt jusqu'au signal du passeur pour passer le grillage sans se faire repérer par la police. Elles passent ainsi un mois à se cacher dans le bois, en dormant à la belle étoile et en buvant l'eau d'une porcherie d'une ferme à côté.

Soudain un jour le signal du passeur arrive et tout le monde se précipite à escalader le grillage que les sépare du rêve tant attendu. Mais Mina en le grimant tombe par terre et se fracture une épaule. Elle n'arrive plus à bouger et sa copine Najat, qui n'a pas le courage de la laisser toute seule, décide de rester à son côté.

Elles sont vite fait attrapées par la police espagnole, qui amène Mina à l'hôpital pour soigner ses blessures. Une fois sortie, elles sont refoulées directement au Maroc.

Depuis ces événements Najat et Mina, bien que voisines, ne s'adressent plus la parole, car le sentiment de faillite et le deuil d'avoir tout perdu est plus fort que l'amitié.

Elles se sont réconciliées il y a quelque jour, après presque 7 ans, dans une rencontre de femmes de retour organisé afin de connaître leurs histoires.

Aujourd'hui elles vivent dans les environs de Khouribga, sans travail et dans de conditions de vie précaires, toujours en songeant la possibilité d'atteindre pour une nouvelle fois l'Europe, en absence d'un moyen pour gagner leur vie au Maroc.

- Samira, 34 ans, Khouribga

Samira vit dans un village près de Khouribga avec sa grand-mère. Elles sont très pauvres et elles habitent dans un habitat précaire de deux pièces, sans électricité, avec l'argent que la grande mère ramasse en mendiant, car Samira n'arrive pas à trouver du travail.

C'est ainsi que en 2002 elle décide de partir clandestinement vers l'Europe, et elle demande un prêt à ses proches afin de payer le 80.000 dhm du voyage au passeur.

Elle s'embarque sur un Zodiac qui traverse le détroit de Gibraltar et l'amène enfin en Espagne.

Ici, comme tous les émigrés clandestins qui débarquent d'Afrique, elle est obligée à rester dans le foret jusqu'au signal du passeur.

Après un mois passé à la belle étoile, le signal arrive, mais Samira, toute seule et affaiblie par la fatigue, n'arrive pas à grimper le grillage assez vite. Elle est donc arrêtée et refoulée au Maroc.

Depuis son retour ses conditions économiques se sont aggravées, car elle n'a pas de travail et elle doit encore rembourser le prêt demandé à sa famille pour payer son voyage mal terminé.

- Nadia, 31 ans, Khouribga

Nadia vit au Maroc en travaillant comme dessinatrice d'henné, en occasions de mariages et des fêtes importantes. Mais ce travail ne lui permet pas de gagner assez pour aider sa famille. Elle décide alors de payer 50.000 dhm à un passeur et se mettre en voyage vers l'Italie, accompagnée par sa sœur.

En 2003 elles débarquent en Italie, à Reggio Emilia, où se trouvent déjà leurs oncles, qui les aident à trouver des travaux au noir, comme femmes de ménage et dessinatrices d'henné.

Nadia reste deux ans en Italie, où elle fréquente un cours d'italien, elle travaille auprès de familles italiennes comme aide aux personnes âgées, mais elle n'arrive pas à bien s'intégrer dans sa nouvelle vie.

Elle décide alors de rentrer au Maroc, avec son frère, en 2005. Depuis elle vit avec ses parents, sa sœur et son frère. Elle continue à dessiner à l'henné et faire de petits travaux de broderie, mais ça ne suffit pas à mener une vie convenable.

RÉUNIONS AVEC LES BÉNÉFICIAIRES Á KHOURIBGA

Ordre du jour de la réunion du 20/9/2007

Nombre de participants à contacter : 7

Durée prévue : une heure/une heure et demie

Thématique principale de la réunion : **le retour**

Sujet du débat :

- Que-ce qui pensent les participants sur le retour après être rentrés/refoulés au Maroc ?
- C'est plus difficile qu'avant ? Pourquoi ?
- Quelles sont les différences principales entre leur vie en Italie et leur vie au Maroc ?
- Songent-ils à repartir ?
- Si oui, quelles sont les motivations qui les poussent à vouloir émigrer une autre fois ?
- Pourquoi ont-ils décidé de tout quitter pour l'Italie ?
- pensent-ils qu'émigrer sans des documents légaux leur permettra quand même d'avoir une vie meilleure qu'à Khouribga ?
- Quand ils sont partis songeaient ils à revenir au Maroc ?
- Après combien de temps ?
- Quel était leur projet migratoire ?

Déroulement du débat

Présentation :

-bref introduction à la réunion, au sujet abordé (je crois que tout les participants ont déjà pris part à une réunion, ils connaissent déjà le fonctionnement de l'activité, donc il faudra juste expliquer le thème qu'on va aborder)

-présentation des modérateurs (Aahd, qui n'a pas besoin de se présenter, Gaia)

-bref tour de table et présentation des participants, pour connaître très vite leur parcours, combien de temps ont-ils passé à l'étranger, depuis combien de temps sont ils rentrés, que ce qu'ils font maintenant

-Débat : on commence par lancer une question générale par exemple : « que ce qu'à votre avis à changé depuis votre retour en Maroc dans votre vie, dans les relations avec ceux qui sont restés ici ? »

On laisse parler librement, mais si l'on s'aperçoit qu'il a des bénéficiaires qui monopolisent le débat et d'autres qui ne parlent pas on essaie de faire un tour de table, pour que tout le monde puisse s'exprimer.

-si le débat continue librement on laisse les gens parler, en faisant seulement attention à ne pas aller hors sujet et que le débat ne dégénère pas. Au cas contraire, si on remarque que la

conversation a du mal à se dérouler librement, on continue en relançant toute une série de question :

- Après leur expérience à l'étranger, sont ils encore persuadés qu'émigrer soit la meilleure solution à une manque de travail dans leur ville ?
- Que ce qu'à leur avis devra changer à Khouribga pour que les jeunes restent ?
- Est qu'à leur avis une vie précaire à l'étranger (sans permis de séjour, logement précaire, travail précaire, famille lointaine) est quand même préférable à une vie à Khouribga ?

Conclusion

Relance d'un autre rendez vous pour une réunion et petit sondage sur les arguments qu'on aimerait aborder la prochaine fois.

Critiques et conseils des participants pour un meilleur déroulement des réunions les fois suivantes.

Compte rendu de la réunion du 20/9/07

Participants présents à la réunion:

- Mohammed I., de Khouribga, 29ans, en Italie du 1990 au 2004, refoulé suite à un control de documents.
- Driss M., de Khouribga, 30 ans, en Italie du 1989 au 2003, refoulé après avoir été incarcéré.
- Moahmmed A., de Khouribga, 27 ans, en Italie en 2004, refoulé suite à un control de documents.
- Essani E., de Khouribga, 38 ans, en Italie en 1996, refoulé suite à un control de documents.
- Abdeljalil T., de Khouribga, 22 ans, en Italie du 1999 au 2004, refoulé après avoir été incarcéré.
- Rachid R, de Khouribga, 35 ans, en Italie de 1992 au 2002, refoulé suite à un control de documents.

Avant propos:

L'organisation de la réunion a été faite dans le contexte particulier du Ramadan, avec quelque difficulté pour l'horaire. Finalement on a concordé pour 14 heures, car le matin ce n'était pas envisageable, mais les participants étaient un peu fatigués.

Il y a aussi à noter que pour convaincre les bénéficiaires à prendre partie à la réunion on a du être un peu vagues sur le sujet, c'est-à-dire, on n'a pas leur demandé de venir à 14 heures pour participer à une réunion posant sur le sujet de leur expérience à l'étranger dans le contexte des activités sociales, parce que on été persuadés qu'ils ne seraient pas venus.

On a donc préféré leur dire qu'il fallait se présenter à 14 heures car on avait de choses à leur dire (au sujet de quoi, on n'a pas précisé).

Il faut dire que tous les gens qui ont été contacté se sont présentés (sauf un) et étaient à l'heure, donc le « piège » a peut être bien marché.

Déroulement de la réunion:

Après avoir attendu une dizaine de minutes que tout le monde soit présent, on a fait un petit tour de table pour se connaître et comprendre quelle était l'histoire de chaque personne présente à la réunion.

Comme tous les participants ont voulu parler en italien (sauf un qui n'était resté en Italie que 6 mois, donc il comprenait mais ils avait du mal à parler, et ils s'est exprimé en français et en arabe, traduit par ses camarades) la réunion s'est déroulé en italien, ce qui a fait qu' Aahd a bien sur préférée ne pas prendre partie à la discussion.

Je pense que la prochaine réunion il sera préférable qu'elle soit présente, car elle peut gérer mieux que moi la discussion, en connaissant mieux les bénéficiaires et les dynamiques qui s'instaurent dans ce type d'activité.

J'ai commencé par me présenter et expliquer en quoi consistait mon travail à Khouribga, ce fait je leur ai laissé la parole pour qu'ils racontent, chacun à son tour, leur histoire en Italie.

Au début certains étaient un peu réticents à parler, mais heureusement il y avait deux participants très exubérants qui ont été des éléments moteurs pour le bon déroulement de la réunion.

Après quelques minutes tout le monde voulait exprimer son opinion et c'était difficile de faire respecter la prise de parole.

Le thème de la réunion était encentré sur le retour, en particulier sur leurs perspectives de vie à Khouribga et sur leur éventuel désir de retourner en Italie. Tous les participants étaient d'accord sur le fait que revenir à Khouribga après avoir passé une période en Italie est très dur, car « *ici tout a changé* ». Je leur ai demandé de m'expliquer ce qui était changé, et j'ai avancé l'hypothèse que peut être c'était eux qui avaient changé après une telle expérience.

Ils ont tous concordé que le plus dur au retour c'était la pression des habitants qui sont restés, car « *on ne peut pas compter sur l'aide de personne et les gens s'attendent seulement à que tu ramènes de l'argent* », ils n'arrivent pas à comprendre que la vie peut être difficile en Italie aussi, car « *ils pensent tous que l'Europe c'est l'Eldorado et c'est impossible de les faire changer d'avis* ». Beaucoup parmi les participants m'ont d'ailleurs dit qui ont essayé plusieurs fois d'expliquer comment étaient leur conditions de vie en Italie, mais les gens qui n'ont pas eu une expérience migratoire ont du mal à y croire et ils pensent que c'est la personne qui n'a pas réussi, pas à cause des circonstances.

Le deuxième point c'était de comprendre ce qu'ils envisageaient de faire dans le futur : rester, essayer de chercher un travail et se réintégrer à Khouribga ou partir à nouveau?

Là aussi il n'y a pas eu de doutes : tous songent à repartir. La première raison est qu'émigrer à nouveaux représente une revanche sur les gens de Khouribga qui critiquent la « faillite » dans leur premier projet migratoire.

Mais, ce qui m'a fait réfléchir, tous les bénéficiaires était encore une fois d'accord que s'ils émigrent à nouveau ce sera seulement à condition d'avoir des documents réguliers.

Donc, il n'est pas question d'émigrer à tout prix, mais d'émigrer dans un projet structuré et organisé d'avance.

Ils étaient tous d'accord sur le fait qu'il vaut mieux rester à Khouribga que retourner en Italie comme clandestin : « *en Italie si t'a pas de documents tu vis comme Tom & Gerry* ».

Aussi, sur six participants, seulement un ne songe pas à une migration de type définitive.

Dernière question était sur la possibilité de rester à Khouribga, sur les motivations pour lesquelles ils ne voulaient pas rester et sur ce qu'à leur avis il faudrait qui change pour avoir une vie satisfaisante.

Ils auraient tous aimé ne pas s'en aller, car pour eux émigrer c'était une décision forcée : il est impossible de trouver du travail, et ils ne s'arrivent pas à s'expliquer comment dans une ville à forte production de phosphates comme Khouribga il n'est pas possible que les habitants bénéficient aussi de cette ressource.

Conclusion :

On a terminé la réunion après environ 50 minutes, car ils étaient assez fatigués.

On général j'étais très satisfaite du déroulement, car les participants se sont montrés enthousiastes de pouvoir discuter sur leur expérience, de pouvoir dire librement ce qui pensaient et de partager avec d'autres ce qu'ils ressentent.

D'ailleurs c'est eux même qui m'ont demandé de continuer à faire de telles activités, car ça leur fait du bien de parler et aussi car « *ça change mes journées qui se ressemblent tous jour après jour* ».

J'envisage donc d'en organiser une à chaque fois que je serais sur Khouribga (tous les deux semaines environ, donc on peut envisager encore 4 réunions), et concorder le thème à aborder avec le participants.

Ordre du jour de la réunion du 4/10/07

Nombre de personnes à contacter : 7

- Mohammed I.
- Driss M.
- Mohammed A.
- Essani E.
- Abdelhadi T.
- Rachid R.
- Azzedine F.

Durée prévue : une heure, de midi à une heure

Thématique principale de la réunion : **l'expérience italienne**

Sujet du débat

- Est-ce que les conditions de vie qui ils avaient en Italie étaient celles qu'ils avaient imaginées avant leur départ ?
- Est-ce qu'elles étaient meilleures de celles qu'ils avaient à Khouribga ?
- Mise à part pour la situation de travail (évidemment meilleure car à Khouribga il n'y a pas de travail) est-ce que les conditions de logement et vie sociale étaient préférables à celles qu'ils avaient ici ?
- Est-ce que ils ont eu des problèmes à s'adapter en Italie ? Quel type de problème (sur le lieu de travail/ exploitation, avec les italiens/racisme, pour trouver logement.) ?
- Ils ont eu un bon accueil à leur avis da la part de la société italienne ?
- Ont-ils eu des relations avec beaucoup d'italiens ? a-t-il pris longtemps de s'intégrer en Italie ?

Déroulement du débat

Le débat sera introduit par Gaia et Aahd (donc mené en arabe, italien et français).

Les participants ont déjà pris partie à une réunion il y a deux semaines, donc on nous connaît déjà et ils nous ont déjà raconté en bref leur histoire migratoire.

On commencera donc pour présenter le sujet du jour et ensuite on leur laissera tout de suite la parole pour qu'ils puissent chacun à leur tour nous raconter leur parcours en Italie :

- comment vivaient ils et où ?
- comment sont ils arrivés (avec de papiers réguliers ou pas ?) ?
- quel était leur travail ? dans quelles conditions ?
- où/avec combien des gens vivaient ils?

Pour rentrer un peu plus dans le vif du sujet (car j'ai remarqué dans l'autre réunion qu'il est très facile que le débat déborde et de se retrouver hors sujet) on essaiera de les faire réfléchir sur les différences avec Khouribga et sur les points forts et les points faibles de chaque pays (Italie, Maroc).

On peut essayer de faire deux groupes de travail et chacun de son côté essaiera d'énumérer tous les plus et les moins qu'ils ont pu constater dans les deux pays (disons 15 minutes).

Ensuite ils désigneront une porte parole qui exprimera ce que le groupe pense sur le sujet. (5 minutes chacun).

Conclusion

On pourrait faire un tour de table pour savoir les sujets à traiter pour les prochaines réunions : y a-t-il des arguments en particulier que les bénéficiaires souhaitent traiter ?

De mon côté, comme je vais expliquer mieux une fois à Khouribga, ce sera la dernière réunion à laquelle je prendrais part. Toute fois, vu le succès que ce type d'activité a eu la semaine dernière, ce sera envisageable de continuer à la proposer, en faisant participer aussi les bénéficiaires qui ne sont plus en stage, mais qui ont pris part aux réunions en avril/mai avec Marie.

Compte rendu de la réunion du 4/10/07

Participants présents à la réunion:

- Mohammed I., de Khouribga, 29 ans, en Italie du 1990 au 2004, refoulé suite à un contrôle de documents.
- Mohammed Archi, de Khouribga, 27 ans, en Italie en 2004, refoulé suite à un contrôle de documents.
- Essani E., de Khouribga, 38 ans, en Italie en 1996, refoulé suite à un contrôle de documents.
- Abdelhadi Tadli, de Khouribga, 22 ans, en Italie du 1999 au 2004, refoulé après avoir été incarcéré.
- Rachid R., de Khouribga, 35 ans, en Italie de 1992 au 2002, refoulé suite à un contrôle de documents.

Ils n'étaient pas présents :

- Driss M., de Khouribga, 30 ans, en Italie du 1989 au 2003, refoulé après avoir été incarcéré. Il ne s'est pas présenté à la réunion.
- Azzedine F., de Khouribga, 23 ans, refoulé suite à un contrôle de documents en 2006. Il ne pouvait pas venir car il était sur Casablanca.

Avant propos :

Les participants qu'on prit partie à cette deuxième réunion ont été les mêmes qui étaient présents à l'autre.

On a eu un peu de retard pour commencer, car le dernier des bénéficiaires attendus s'est présenté à 12.30 (l'horaire prévu était 12.00), mais ensuite tout s'est bien déroulé.

Comme on se connaissait déjà on n'a pas eu besoin de présentations et on est tout de suite passé au vif du sujet.

Déroulement de la réunion :

Le thème de cette deuxième réunion était focalisé autour des conditions de vie en Italie et au Maroc.

Pour mieux faire comprendre le sujet aux participants on a commencé par un tour de table où chacun a raconté son histoire, que-ce qu'il faisait en Italie, où il logeait, quels étaient leurs rapports avec la société d'accueil.

Ensuite ils ont préféré parler librement de ce qu'il y avait de positif dans leur vie à l'étranger et ce qu'en revanche leur manquait de leur pays d'origine.

Pour essayer d'encadrer un peu mieux ces idées on leur a proposé de se diviser en deux groupes, l'un de deux et l'autre de trois personnes, et de réfléchir et noter ensemble les points forts et les points faibles de l'Italie et du Maroc.

Cette formule semble avoir très bien marché car ils sont restés à réfléchir pendant une vingtaine de minutes, en s'échangeant beaucoup d'opinions et on discutait vivement sur le sujet.

Ensuite ils ont désigné un porte parole chacun et ils nous ont énuméré ce qui suit :

PAYS	POINTS FORTS	POINTS FAIBLES
ITALIE	<ul style="list-style-type: none">-transports (train, bus) plus confortables et plus modernes-travail facile à décrocher-soins médicaux gratuits-le fait qu'il existe toujours la possibilité de trouver un moyen pour se nourrir, se loger etc. (ex.Caritas)-la gentillesse des italiens (ce point est controversé car l'autre groupe a affirmé le contraire)	<ul style="list-style-type: none">-logement (c'est-à-dire la difficulté par des étrangers surtout sans papiers de trouver un logement viable)- racisme (un des bénéficiaires a été victime d'une agression nazie)-le fait que tout est lié à la possession de documents valides-agressivité de la police
MAROC	<ul style="list-style-type: none">-logement-famille-transports plus économiques-nourriture meilleure et moins chère-les festivités-le climat	<ul style="list-style-type: none">-le travail qui n'existe pas-la tendance des marocains à dire des mensonges-le fait qu'on te demande de l'argent pour faire la moindre des choses-le salaire très bas, qui suffit seulement pour payer le loyer et se nourrir-le fait que les marocains sont des retardataires

Conclusion :

La réunion s'est très bien passée une fois de plus, je crois que le group est bien composé et qu'ils sont très motivés pour ce genre d'activités sociales.

La réunion en tout s'est déroulée sur une heure et demi, donc en comptant le retard d'une demi heure de quelque participants, disons de midi et demi à deux heures.

Comme je vous ai déjà dit, comme je vais concentrer mon travail sur Beni Mellal, je n'aurais peut être plus l'occasion d'organiser ce type d'activités, même si je suis persuadée qu'elles sont très utiles pour les bénéficiaires, qui démontrent à chaque fois une vive participation et intérêt pour ce type d'activité. On essayera donc de réfléchir avec Paolo, Valeria et Saad à mon rôle dans l'organisation et la gestion de ces activités, pour qu'elles puissent continuer sans toute fois être un poids pour le travail d'Aahd et Abdelrhani.

Ordre du jour de la réunion du 24/10/07

Nombre de personnes à contacter: 7

- Mohammed I.
- Driss M.
- Mohammed A.
- Essani E.
- Abdelhadi T.
- Rachid R.
- Azzedine F.
- Abderrahmane K.

Durée prévue : une heure, de trois à quatre heures

Thématique principale de la réunion : **Le voyage de retour**

Sujet du débat

- Que ce qui s'est passé exactement ? ils étaient où, en train de faire quoi ? étaient-ils seuls ou bien avec quelqu'un ?
- Quels ont été les procédures après le control des documents et le passage au commissariat ? ont-ils été amenés dans des CPT (centres de permanence temporaire) ou toute de suite raccompagnés à la frontière ? et toutes ces démarches les ont ils faites seuls ou avec des autres marocains ?
- Comment s'est passé le voyage de retour ? a-t-il été facile/difficile, long ?
- Que-ce qui se passait dans leur esprit dès qu'ils s'apprêtaient à rentrer chez eux ? à quoi pensaient-ils ? quelle était leur souci majeur ?
- Quand ils sont rentrés au Maroc ils se sont rendu tout de suite à Khouribga ou bien se sont-ils arrêtés dans d'autres villes ? si c'est le cas pour combien de temps ?
- Quand ils sont arrivé chez eux quelle a été la réaction de leur famille ? étaient-ils heureux ou pas ?
- Ont-ils raconté la vérité à propos de leur retour ou ont-ils préféré cacher de détailles ? si oui, pourquoi ?

- Ont-ils eu la possibilité de parler avec quelqu'un de leur refoulement et de leur expérience éventuelle dans de cpt ? ont-ils peut être partagé avec quelqu'un leur expérience ? maintiennent-ils des contacts avec les gens qui ont été refoulés avec eux ?

Déroulement du débat

Maintenant on est arrivés à la troisième rencontre, on se connaît déjà assez bien, les participants contactés restent toujours les mêmes et un climat de confiance réciproque s'est instauré.

Le débat sera animé par Gaia et se déroulera en italien, du moment qu'on est tous d'accord à ce propos.

Ce que je souhaiterais affronter cette fois est l'expérience de l'expulsion, d'abord en Italie, avec toutes les procédures qui le concernent, ensuite le voyage et enfin le moment du retour à leur ville d'origine.

Comme on a fait dans les deux réunions précédentes on commencera par un tour de table pour que chacun puisse raconter à tous ce qui s'est passé le jour de son expulsion (tous les participants sont des refoulés).

Ensuite on choisira la libre discussion, pour que les participants puissent s'exprimer librement, sans toute fois déborder ou empêcher aux autres de parler.

Conclusion

Je suis arrivée presque à la fin de mon stage et je crois que ce sera la dernière réunion avec les bénéficiaires que je pourrais faire.

Toutefois j'aimerais discuter avec eux s'ils souhaitent continuer avec ce type d'activité, si ça leur sert pour sortir des problèmes qu'autrement ils n'auraient pas la possibilité d'affronter.

S'ils se démontrent très intéressés à continuer je pourrais envisager une dernière rencontre avant de partir pour essayer de tirer des conclusions avec les participants sur le travail fait jusqu'à là.

Compte rendu de la réunion du 24/10/2007

Participants présents à la réunion :

- Mohammed I., de Khouribga, 29 ans, en Italie du 1990 au 2004, refoulé suite à un control de documents.
- Mohammed A., de Khouribga, 27 ans, en Italie en 2004, refoulé suite à un control de documents.
- Essani E., de Khouribga, 38 ans, en Italie en 1996, refoulé suite à un control de documents.
- Rachid R., de Khouribga, 35 ans, en Italie de 1992 au 2002, refoulé suite à un control de documents
- Azzedine F., de Khouribga, 23 ans, refoulé suite à un control de documents en 2006.
- Abderrahamane K., de Khouribga, 34 ans, en Italie du 1991 au 2004, refoulé après avoir été en prison.

Ils n'étaient pas présents :

- Driss M., de Khouribga, 30 ans, en Italie du 1989 au 2003, refoulé après avoir été incarcéré. Il ne s'est pas présenté à la réunion.

Avant propos :

Les participants ont resté toujours les mêmes, mais on a pu bénéficier d'une nouvelle présence, Abderrahamane, qui s'est très bien intégré au group et d'ailleurs a apporté des nouvelles idées. Tous les participants étaient à l'heure, donc on a pu commencer à 15.15 environ.

Déroulement :

Cette réunion avait comme point de départ le refoulement (tous les participants ont été refoulés) et le voyage de l'Italie vers le Maroc.

Comme d'habitude on a commencé par un tour de table où chacun a pu nous raconter comment ça s'est passé le jour de son refoulement, où ils étaient quand ils ont rencontré la police, que ce que s'est passé ensuite, combien de temps ont-ils passé en garde à vue avant d'être embarqués, si ils ont éventuellement passé des jours dans un CPT et comment a été cette expérience.

La majorité a été renvoyée directement au Maroc, après avoir passé quelques heures ou un jour maximum au commissariat. Seulement deux ont fait l'expérience du CPT, mais ils ne se plaignent pas du traitement qu'ils ont eu, ce que d'ailleurs m'a beaucoup étonné, car normalement ces centres sont connus pour leur dureté.

Ce qui m'intéressait surtout était d'essayer de comprendre les sentiments et les pensées qu'ils ont éprouvés au moment de leur départ. Je dois avouer que cette tâche n'a pas été vraiment accomplie car ils n'avaient pas envie de s'arrêter sur ça et moi je n'ai pas insisté.

On a ensuite discuté sur comment s'est passé leur retour une fois arrivé au Maroc, est-ce qu'ils ont trouvés leurs familles à les attendre, est-ce qu'ils se sont rendus directement à Khouribga où ont-ils passé du temps ailleurs, comment a été la réaction de leur proches une fois leur retour.

Tous les participants ont dit que ça se ne pas bien passé, pour eux tout d'abord, car ils avaient le sentiment d'avoir tout perdu, et pour leurs familles aussi, car elles avaient fait beaucoup d'efforts et des sacrifices et tout d'un coup ils se retrouvaient avec un échec de leur fils, sur lequel ils avaient tout misé.

Conclusion :

Malheureusement je dois avouer que j'ai eu un peu du mal à contrôler le déroulement de cette réunion, car même si j'avais l'impression que ça ne leur dérangeait pas de prendre part à cette activité, leur participation semblait être plus faible que les autres fois et on se retrouvait souvent hors sujet.

Comme je m'approche à la fin de mon travail, je leur ai donc posé la question s'ils étaient intéressés à ce genre d'activité et si ça leur faisait plaisir de continuer.

La réponse a été unanime et très sec mais au moins sincère. Ils m'ont expliqués qu'ils participent à ces réunions uniquement dans l'espérance d'avoir des nouvelles d'Italie qui concernent la possibilité de renouveler leur visa.

Je pense pourtant que ce genre d'activités sociales a un impact positif sur les bénéficiaires si ce n'est pour le fait que ils ont la possibilité de parler entre eux et d'échanger des idées sur leur expérience avec des gens qu'ont vécu la même chose.

Je souhaiterais donc qu'ils ne se terminent pas avec mon départ, même s'il faut trouver une afin de garantir leur efficacité dans le temps.

HISTOIRES DES BÉNÉFICIAIRES DE KHOURIBGA

- Abdelhadi T.: l'insouciance d'un adolescent en Italie

En 2000, âgé seulement de 14 ans, Abdelhadi décide d'entreprendre le chemin vers l'Italie.

Il emprunte le bateau de Tanger vers l'Espagne, puis il passe en France où il retrouve à Marseille des amis qu'il avait connus pendant le voyage.

Après trois mois il pense à rejoindre son frère qui habite à Turin, mais toute suite ils vont se disputer, car le frère est décidé à l'amener dans un foyer pour mineurs, où à son avis il sera plus en sécurité, mais Abdelhadi se refuse et il s'échappe.

Il commence alors à vivre à la rue, dans des usines abandonnées et dans des voitures, et pour gagner son pain il deal de l'hashish.

Après trois ans passés comme ça il vient arrêté et, du moment qu'il est mineur, il passe un an en prison pour mineurs et ensuite il est inséré dans une communauté pour mineurs non accompagnés à Florence.

Il y reste 4 mois, en faisant un stage de coiffure et des cours d'informatique.

Mais un jour il se dispute avec des camarades albanais et, suite à les reproches du directeur du centre, il décide de s'enfuir.

Il retourne à Turin, où il recommence sa vieille vie, mais après peu de temps il tombe dans un contrôle de documents et il est incarcéré à Le Vallette pour cinq mois.

À sa sortie il est envoyé dans le centre de permanence temporaire pour un mois et ensuite refoulé au Maroc.

Il suit maintenant un stage avec l'AFVIC, mais ses pensées vont sans cesse à l'Italie, où à son avis il y a toujours un moyen pour s'en sortir, ce qui n'est pas le cas du Maroc.

- Mohammed I. : une tragédie a marqué son séjour en Italie

Mohammed part pour l'Italie avec son père et son oncle à l'âge de sept ans, en 1985.

Il reste à Marghera, à côté de Venise, huit ans, en aidant son père qui travaille comme vendeur dans les marchés de la Vénétie et sur les plages.

Suite à la mort de son oncle la famille déménage en province de Rome, à Latina, et Mohammed continue sa carrière de vendeur, cette fois sur les rues, en vendant des mouchoirs et des briquets.

Un jour comme les autres, tandis qu'il est entrain de vendre quelque chose au feu rouge, dès que le vert se déclenche, une voiture fonce contre lui en lui écrasant complètement les deux jambes.

Mohammed restera un an à l'hôpital, en subissant plusieurs opérations pour remettre les os en place. On découvrira par la suite qu'au volant de la voiture il y avait une femme occupée à bavarder au portable. Il ne sera jamais indemnisé pour cet accident.

Peu après sa guérison, son frère décide un soir d'aller dans une salle des jeux où il reste impliqué dans une petite dispute entre jeunes : comme la dispute dégénère il appelle en aide son père, mais quelqu'un sorte une barre en fer et il le cogne sur la tête.

Le père de Mohammed meurt sur le coup devant à ses fils, qui sont âgés seulement de 15 et 17 ans.

La communauté de Latina est très frappée par cette tragédie et décide de se cotiser pour aider les deux petits.

Ils se remettent à un avocat, qui les amène dans une émission télévisé pour raconter leur histoire : la population italienne reste très émue par ces événements, et tout le monde envoie de l'argent afin de leur venir en aide.

Mais Mohammed et son frère, seuls et mineurs, ne savent plus comment gérer leur permanence en Italie. Ils décident de repartir alors avec le corps du père, en renonçant à suivre le procès.

L'avocat se constitue ensuite partie civile, en obtenant la condamne à 6 ans de prison des coupables, des jeunes de Torvaianica, mais le procès n'aura pas de suite, à cause de l'absence de la partie lésée.

Aujourd'hui onze ans se sont passés et Mohammed n'arrive pas à s'en faire une raison car ses pensées vont constamment à l'injustice subie.

- Rachid R. : victime d'une bureaucratie kafkaïenne

En 1992, âgé de vingt ans, Rachid suit son père en Italie, à Casale Monferrato, où ils ont de la famille.

Après deux ans le père décide de rentrer au Maroc, mais lui il reste et, en 1995, avec la « sanatoria » il est régularisé.

Il travaille comme électricien, ensuite dans l'agriculture et il arrive à gagner assez d'argent pour se payer le loyer d'une belle maison, s'acheter une voiture et envoyer de l'argent à ses parents au Maroc.

En 1999 il se rend en questure pour renouveler son permis de séjour.

La police lui demande pourquoi il n'a pas travaillé pendant six mois et comment il a pu vivre. Il leur explique alors qu'il avait cotisé de l'argent, mais les policiers ne veulent rien savoir et ils refusent de lui renouveler son permis.

Il se remet à un avocat, avec lequel il va essayer de faire recours pour obtenir ses papiers. Mais en 2001 il est arrêté pour un contrôle de documents et tout de suite refoulé au Maroc.

Maintenant il est à Khouribga depuis six ans, il suit un stage avec l'AFVIC, mais sa vie a basculé complètement, car il ne se sent pas à l'aise au Maroc, il n'a pas de travail, tandis qu'en Italie il en avait un, et il doit s'occuper de sa mère, comme il est fils unique et son père est décédé.

Après douze ans passés en Italie il se sent plus italien que marocain et toute sa vie reste là bas.

Il espère obtenir un nouveau visa pour rejoindre sa famille et recommencer avec sa vie.

D'ailleurs on ne lui a jamais donné la possibilité de récupérer ses biens, la voiture et toutes les choses qu'il possédait en Italie, qui demeurent encore au commissariat d'Alessandria.

- Mohammed A. : six mois en CPT

Mohammed est arrivé en Italie en 2005, en passant par la Libye, où il a été contraint à rester deux mois dans des conditions épouvantables et en empruntant ensuite une patera vers la Sicile.

Dès qu'il débarque à Catania il est tout de suite repéré par la police et envoyé au CPT, où il reste quelque jour pour ensuite arriver à s'enfuir vers Crotona, où il trouve travail dans la récolte de légumes. Mais quelque mois après il tombe sur un nouveau contrôle de police et il est envoyé au CPT de Rome, où il va rester pendant deux mois, jusqu'à quand on lui donne le « foglio di via » et on le rapatrie au Maroc.

Il essaye maintenant de tenter à tout prix encore une fois sa chance, même s'il sait bien qu'il doit attendre cinq ans pour avoir des chances d'obtenir un visa.

- Driss M. : une enfance de travailleur en Italie

Driss est parti pour l'Italie en 1985, âgé de huit ans, pour suivre son père qui travaillait à Naples comme vendeur au marché.

Au début l'idée était de rester avec son père pour les vacances scolaires et retourner au Maroc en septembre pour la rentrée.

Son père l'amène tous les jours avec soi au marché de Naples et c'est ainsi qu'il découvre les qualités de son fils comme vendeur.

Il décide alors de le garder avec soi en Italie pour avoir un aide.

Driss reste cinq ans à travailler avec son père, puis il travaille tout seul comme vendeur et ensuite comme laveur de vitres.

À l'âge de seize ans des amis lui proposent de déménager à Turin, où il commence à dealer et il vit dans des usines abandonnées.

C'est le début de ses problèmes avec la justice : tandis qu'il est mineur il entre et sort de centres d'accueil, mais à dix-huit ans il rentre à la prison de « Le Vallette » à Turin et il y reste pour deux ans.

Une fois sorti, il décide de retourner à Naples.

Il recommence son vieux travail, ce du vendeur, mais cette fois il commerce de la marchandise de contrebande : il est à nouveau incarcéré et ensuite envoyé au CTP à Caltanissetta, où il est impliqué dans une bagarre avec les surveillants.

Il reçoit l'expulsion immédiate et la défense de retourner en Italie pendant cinq ans.

À travers l'AFVIC il a trouvé un stage comme soudier, mais ses pensées sont toujours en Italie, où il a laissé toute sa famille et où il espère retourner un jour avec un visa régulier.

- Essani E.: victime d'agression fasciste

Essani naît en 1969 à Khouribga et c'est en 1991 qu'il décide de quitter son pays. Muni d'un faux visa ce jeune de 27 ans rejoint l'Algérie où il prend un bateau pour Marseille.

À peine en France, comme de nombreux compatriotes, il emprunte le chemin de l'Italie.

Pendant quelques mois il reste itinérant, séjourne à Sanremo, à Rome.

Il s'installe finalement dans la banlieue romaine et avec l'aide d'amis marocains il met un mois à trouver du travail.

En réalité, durant tout son séjour, il n'exercera que des petits boulots : il fait la vente ambulante d'objets de tous genres, il est embauché comme ouvrier agricole, il est réparateur à l'occasion.

Ces travaux qu'on dit précaires vont pourtant lui assurer un niveau de vie qu'il considère respectable. Il partage une maison avec quatre amis marocains. Il n'a pas connu de difficultés à s'insérer dans la société italienne : il a facilement établi des relations avec les italiens.

Mais en 1996, tout va basculer : au détour d'une rue, il croise un militant extrémiste fasciste qui l'agresse violemment.

Gravement blessé, il séjourne sept jours à l'hôpital S. Giovanni et là les autorités constatent qu'il ne possède pas de papiers en règle.

Dès la fin de son séjour hospitalier, il est refoulé vers son pays d'origine.

Profondément affecté par sa malheureuse aventure et animé par un sentiment d'injustice, il va très mal vivre son retour.

Sa famille qui n'a pas vécu son drame ne le comprend pas et il se sent très seul. Même auprès de ses amis, il ne trouvera pas le réconfort nécessaire, il est devenu un étranger dans son propre village.

En revanche il retrouve au café quelques pairs avec qui il peut partager son expérience.

Plus de dix ans sont passés depuis et il déclare se porter mieux.

En 1999 il s'est marié et il fait tout ce qu'il peut pour vivre correctement.

Il n'est pas tenté par une nouvelle traversée de la méditerranée : il pense que désormais l'Italie compte trop d'étrangers.